57e ANNEE — JUIN 1914

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P·G·LEYMARIE

DIRECTEUR GÉRANT DEPUIS 1901
PAUL LEYMARIE FILS

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ — POINT DE SALUT

La Correspondance Posthume d'Allan Kardec

I. — Lettre de Victorien Sardou à Allan Kardec

Je vous remercie, Monsieur, de l'empressement que vous avez mis à me faire parvenir le *Livre des Esprits*. J'avais hâte de le lire, et j'ai laissé de côté toute affaire, toute occupation pour me livrer entièrement à cette lecture. Je suis presque arrivé à la fin et je puis dès à présent formuler mon opinion sur cet ouvrage : C'est le livre le plus intéressant et le plus instructif que j'aie jamais lu. Il est impossible qu'il n'ait pas un grand retentissement : toutes les grandes questions de métaphysique et de morale y sont élucidées de la manière la plus satisfaisante : tous les grands problèmes y sont résolus, même ceux que les plus illustres philosophes n'ont pu résoudre : c'est le livre de vie, c'est le guide de l'humanité.

Recevez, Monsieur, mes compliments sur la manière dont vous avez classé et coordonné les matériaux fournis par les Esprits eux-mêmes : tout est par-

faitement méthodique, tout s'enchaîne bien et votre introduction est un chef-d'œuvre de logique, de discussion et d'exposition.

Agréez, Monsieur, l'expression bien sincère de mes sentiments d'estime et d'affection.

VICTORIEN SARDOU.

II. — Victorien Sardou à Allan Kardec

Mon cher Monsieur Rivail,

Mon cousin du Cannet m'adresse le docteur B..., celui qui a soigné Rachel jusqu'à sa dernière heure, et il me prie de lui faciliter l'étude du spiritisme. Le docteur a vu beaucoup de faits de magnétisme et de somnambulisme ; mon cousin lui a fait lire le *Livre des Esprits*, et cette lecture a produit une vive impression sur l'esprit du docteur, une longue conversation que j'ai eue hier matin avec lui m'a prouvé qu'il est dans les meilleures dispositions pour étudier les phénomènes spirites. Je viens donc vous prier de vouloir bien l'admettre à votre soirée de mardi prochain. Si vous accueillez ma demande, qui est aussi celle du docteur, vous n'avez pas de réponse à me faire, en vertu du proverbe : « Qui ne dit mot consent. » Dans ce cas, le docteur, qui demeure dans vos quartiers, se rendra directement chez vous où je le retrouverai ou bien où il me trouvera.

Veuillez faire agréer mes très humbles salutations à Mme Rivail.

Tout à vous,

VICTORIEN SARDOU.

Ces deux lettres de Sardou témoignent de la curiosité et de l'intérêt éveillés par la publication du *Livre des Esprits*.

Du reste, les adversaires, les détracteurs d'Allan Kardec ont reconnu l'influence capitale de ce livre, et c'est pourquoi nous avons cru utile de citer les deux lettres ci-dessus, dues à la plume d'un écrivain célèbre entre tous, resté toute sa vie un fervent disciple de la doctrine kardéciste.

Sardou qui fut un maître, comme auteur dramatique, essaya même d'adapter les idées spirites à la forme scénique. La vérité nous oblige à dire qu'il n'y réussit pas complètement.

Sa pièce : *Spiritisme*, n'eut pas le succès de ses autres productions théâtrales, et fut promptement rayée de l'affiche.

Il est cependant intéressant de signaler l'effort tenté par ce littérateur de grand talent, car il indique une orientation très nette des idées littéraires vers le Spiritisme.

A l'heure actuelle, la littérature est remplie de faits spirites. Des romans, des nouvelles écrits par des écrivains en vue, contiennent quantité de théories absolument spirites.

Ces romans, ces nouvelles sont lus avec attention, et l'on peut affirmer, sans craindre de se tromper, que l'apparition au théâtre de pièces comme celle de Sardou remporteraient un succès auprès des masses déjà plus éclairées.

Il n'est pas douteux que nous verrons éclore bientôt des pièces de théâtre spirites, mais il est nécessaire avant tout de pousser à l'étude de la doctrine.

PAUL BODIER.

Lettre d'Allan Kardec (au sujet de l'humilité) (1)

Monsieur,

J'ai reçu dans son temps la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et à laquelle je suis sans doute coupable de n'avoir pas répondu plus tôt ; mais dans ces derniers temps mes occupations ont été si multipliées que ma correspondance, qui est très nombreuse, en a beaucoup souffert. Je vous avoue franchement, Monsieur, n'avoir pas bien compris l'objet de votre lettre, qui ne me paraît pas avoir un rapport direct avec les travaux dont je m'occupe. Je ne vois donc pas ce que je puis y répondre, si ce n'est que vous me paraissez vous rabaisser par trop ; il ne faut pas plus une humilité exagérée qu'un orgueil déplacé. J'ignore si vous connaissez la doctrine spirite : elle nous enseigne que les sentiments du cœur seuls nous élèvent aux yeux de Dieu qui ne tient aucun compte de la naissance et de la position sociale. Le Christ nous l'a prouvé en naissant de parents pauvres dans une étable. Les hommes, sans doute, ne jugent pas tous à ce point de vue, mais si pour beaucoup le prestige de la fortune et de la naissance est la mesure de leur estime, nous voyons cependant chaque jour, grâce au progrès des idées, tomber les bannières élevées par les préjugés. La première de toutes les aristocraties qui se soit formée est celle de la force brutale ; celle de la naissance lui a succédé ; puis est venue celle de l'argent ; celle de l'intelligence commence, mais la plus légitime de toutes, la seule qui soit reconnue de Dieu, c'est celle de la vertu, car c'est la seule dont les mérites nous suivent au delà de la tombe, c'est son règne que prépare la doctrine spirite. Si vous voulez étudier sérieusement cette doctrine, je vous engage à le faire au point de vue moral et philosophique, c'est sous ce rapport qu'elle offre d'inépuisables trésors à l'observateur consciencieux.

Agréez, etc...

ALLAN KARDEC.

On ne saurait trop attirer l'attention sur ces instructions. L'humilité exagérée est en effet toujours un défaut.

Il eût été intéressant d'analyser la lettre du correspondant d'Allan Kardec, malheureusement cette missive n'a pas été conservée.

Il nous est cependant facile de déclarer que l'auteur connaissait peu de chose du spiritisme, car Allan Kardec s'efforce d'attirer son attention sur les inépuisables trésors que l'étude de la doctrine spirite offre à l'observateur consciencieux.

(1) Le nom du destinataire n'a pas été conservé.

A ce point de vue le *Livre des Esprits* est le premier livre qui doit être mis entre les mains de toutes les personnes qui désirent étudier le spiritisme, c'est du reste ce que le Maître résume dans la courte lettre suivante adressée à un autre de ses correspondants, qui semblait vouloir étudier le *Livre des Médiums* avant d'avoir lu précédemment le *Livre des Esprits*.

Monsieur,

Conformément à votre demande, le *Livre des Médiums* vous est expédié par le courrier de ce jour.

Quant à la manière de se servir de ce livre, vous verrez qu'il contient toutes les indications nécessaires ; la seule recommandation à faire, c'est de le lire très attentivement, et de se bien pénétrer des conseils qu'il renferme. Si vous n'aviez pas lu le *Livre des Esprits*, il serait très utile de le faire, parce qu'il renferme les principes fondamentaux de la doctrine dont le *Livre des Médiums* n'est que la conséquence.

ALLAN KARDEC.

L'étude en matière de Spiritisme est primordiale, nous donnons ci-dessous l'opinion de Victor Hugo à ce sujet.

Monsieur,

Je vous remercie de la communication que vous avez bien voulu me faire. Vous me rendez justice en pensant que je suis attentif à tous les phénomènes. Je ne rejette rien sans examen. Tout étudier est le devoir.

Recevez l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO.

TERRE ET CIEL

Par JEAN REYNAUD (*Extraits choisis*)

II

Les Ages

Le Philosophe. — Les éléments du troisième âge sont réunis ; le théâtre des continents est préparé : la scène principale de la vie terrestre s'y transporte. Nos pays actuels, avec leurs reliefs essentiels, sont à peu près dès lors au-dessus des eaux : des golfes et des méditerranées les découpent ; des caspiennes salées et des lacs d'eau douce sont disséminés dans leur intérieur, et de grands fleuves à crues périodiques, descendant des montagnes, portent

la fertilité dans les plaines. Les années ont leurs saisons, les latitudes leurs climats, les stations des diverses espèces d'animaux et de végétaux se particularisent de plus en plus. Le règne de la variété gagne chaque jour. Les mammifères ont paru et animent par leurs ébats les savanes et les immenses forêts des deux mondes. Les plus anciens de ces animaux diffèrent sensiblement de nos types actuels ; mais à mesure que les générations se déroulent, les types primitifs s'épuisent, et d'autres types, plus rapprochés de ceux qui se perpétuent sous nos yeux, leur succèdent. Enfin, de métamorphoses en métamorphoses, la nature a revêtu une figure presque identique avec celle qu'elle nous présente aujourd'hui. A côté des hippopotames, des rhinocéros, des éléphants qui doivent se continuer jusque dans notre temps, comme pour y apporter l'image des traits les plus puissants de cette époque sauvage, se découvrent les bœufs, les chevaux, les moutons, tout ce bétail sans maître, les singes même, avant-coureurs de l'homme. Aucun être libre et intelligent n'a pris pied jusque-là sur la planète ; mais par l'incubation séculaire de cette suite d'embryons, l'architecture des organes de l'homme s'y est élaborée jusqu'aux formes les plus voisines de celles qui lui sont destinées, et quand l'homme daignera descendre, il ne lui restera plus, pour ainsi dire, qu'à donner les dernières touches à cette ébauche encore inclinée vers le sol et à la mettre debout en face du ciel.

Comment estimer la durée de cette vaste évolution ? S'il n'y a aucun moyen d'évaluer mathématiquement l'étendue de chacun de ses termes, il est toutefois permis à l'imagination de se représenter celle de leur ensemble, soit d'après le temps qui a dû s'écouler pour qu'en raison du refroidissement séculaire, le climat des zones moyennes soit descendu, de la température équatoriale qu'il possédait dans le principe, à la température actuelle, soit d'après le nombre de générations qui ont dû se succéder pour former ces énormes dépôts de coquilles brisées, paisiblement entassés les uns au-dessus des autres sur des milliers de mètres de hauteur. Prononçons donc sans hésiter des centaines de mille ans. Tressaillez-vous devant ce chiffre ? Mais que sont de telles suites à l'égard de celui qui gouverne les choses dans l'éternité et leur dispense la durée sans la ressentir ? et que valent-elles en effet au delà d'un instant, quand l'homme n'est pas là pour mesurer leur longueur à la longueur de ses jours, et s'étonner, en les rapportant à sa personne, devant des accumulations d'années qui, hors de lui, ne sont rien ?

Le quatrième âge appartient au genre humain. Son caractère astronomique le plus essentiel consiste, ainsi que nous l'avons reconnu dès le principe de notre précédent entretien, en ce que dès lors la chaleur envoyée par le globe aux espaces célestes étant équilibrée par celle qu'il en reçoit, la température de la superficie de la terre cesse de décroître. Les générations, ne

se succédant sur les mêmes points, y trouvent donc toujours à peu près le même climat. Le relief du globe continue, comme dans les âges précédents, à se modifier sous l'empire des forces physiques, mais avec une vivacité décroissante et qui disparaît en quelque sorte devant celle de la puissance nouvelle établie à demeure à la surface de la planète. Cette puissance semble s'adjoindre à la puissance du Créateur et prendre plaisir à remanier à sa convenance l'œuvre divine. Elle détourne les fleuves dans d'autres voies et les police, dessèche les lacs et les marécages, aplanit le sol pour l'approprier à une circulation plus facile, fouille dans les profondeurs pour amener au jour les richesses minérales qui y étaient enfouies ou en faire surgir des fontaines nouvelles, commande à l'Océan lui-même et le retient de force devant les rivages que ses violences menacent, bâtit sur ses vagues et ordonne à la chaleur ou aux vents de transporter où elle veut ces bâtisses flottantes. Cette puissance règne aussi sur la nature animale, chasse ou extermine les espèces qui contrarient ses desseins, exploite les autres, soit en les laissant en liberté, soit en les asservissant et les retenant en troupeaux ; et, poussant encore plus loin la domination, elle transforme leurs conditions naturelles, change leurs patries, diversifie leurs qualités et dirige même à son gré leurs instincts. La végétation n'est pas moins exactement soumise à ses lois. Les parties du globe sur lesquelles l'imitateur de Dieu a mis la main se reconnaissent de loin : la campagne y est revêtue de la livrée qu'il lui impose ; elle n'a droit de porter que les plantes qu'il adopte, et ces plantes s'alignent, croissent, tombent et se renouvellent, en alternant selon ses ordonnances. Leurs espèces se métamorphosent, deviennent plus éclatantes, plus opulentes, plus savoureuses, et les semences de la nature sont rejetées vers les lieux dont le maître ne se soucie point encore. La matière brute connaît sa voix : elle se détache des rochers dont elle faisait partie, et s'organise de toutes parts sous des formes dont aucun modèle n'avait encore paru sur le globe. Ce sont les villes avec leurs dômes, leurs clochers, leurs toits innombrables, leurs tours et leurs bastions ; les temples, qui tantôt s'écroulent et toujours se relèvent ornés de symboles nouveaux ; les statues, les trophées, les monuments de tous genres : mobilier éphémère dans un remaniement continuel. La nuit même porte témoignage des changements qui signalent cette période : elle s'illumine de milliers de feux et de flambeaux; et s'il y a sur les astres qui nous entourent des regards assez perçants pour nous voir, on doit s'y étonner et se demander quelle est la cause qui réveille ainsi sur quelques points choisis, comme à dessein d'y combattre les inconvénients du froid et des ténèbres, les conflagrations du premier âge. Jusqu'ici les continents ne sont pas encore soumis dans toute leur étendue à cet ordre nouveau. Ses effets se condensent quelquefois avec une intensité spéciale sur un lieu déterminé, puis ils s'y amoindrissent jusqu'à s'effacer

presque entièrement, tandis qu'ils éclatent et se propagent énergiquement dans des contrées antérieurement négligées. Mais quels que soient les ralentissements, les turbulences, les abattements, toujours ces prodigieux effets gagnent et grandissent, et l'on peut prévoir l'époque à laquelle le globe offrira partout leur empreinte.

Me questionnerez-vous sur la durée de ce quatrième âge ? Ce ne serait pas seulement vouloir la date de l'apparition du premier homme, ce serait vouloir en même temps celle du grand événement que le moyen âge a nommé la fin du monde, et qui échappe encore bien davantage, je le reconnais volontiers au compas de la science. Quant à la première, le peu de progrès du genre humain dans le peuplement et le perfectionnement du globe ne laisse aucun doute que, comparativement aux longues perspectives des âges précédents, elle ne soit encore assez voisine de nous ; et l'on sent qu'au delà du terme peu reculé auquel appartiennent les plus anciens monuments, et où les générations commencent à conserver mémoire de leurs devancières, le genre humain devait être dans les débuts de son enfance. On peut disputer sur le chiffre, mais on ne peut raisonnablement éloigner de beaucoup plus d'une douzaine de millénaires le point de départ de la chronologie de l'espèce humaine ; et, mesurée même à l'échelle de notre vie, cette grandeur, que l'on peut se figurer par une centaine de vieillards se tenant l'un l'autre par la main, semblerait encore bien minime.

Mais pour la limite future, comment n'avouerais-je pas que la difficulté est d'un ordre encore supérieur ? Ce n'est plus de l'histoire, c'est de la prophétie qu'il faudrait. Et d'ailleurs, savons-nous seulement quel est au juste le genre de révolution dont la date se trouve ainsi en question ? La nécessité d'une modification quelconque dans le cours naturel des générations est manifeste, car autrement la population se développant sans cesse sur un espace qui demeure fixe, il viendrait un temps, que, sans les anomalies qui se jettent à la traverse, on pourrait même déterminer géométriquement, où la terre cesserait de demeurer proportionnée à ses habitants ; ce qui serait en contradiction avec la sagesse de la nature. Donc il y a certainement en réserve dans les desseins de Dieu un remède contre une telle extrémité. Il ne m'en faut pas davantage, et je m'endors volontiers à cet égard dans ma foi à la Providence. Que la terre, après avoir nourri le genre humain jusqu'à la consommation de ce qu'il doit y accomplir, soit envahie par une vitalité plus parfaite que la nôtre, héritière de notre sang, de nos traditions et de nos vertus, dans cet avenir inconnu vers lequel elle court déjà, la terre obéira comme dans le passé dont elle sort, aux divines prédispositions de sa destinée. Nées à la parole de Dieu et toujours sous sa main, les molécules qui composent sa masse, dussent-elles même aller se retremper un jour à des foyers nouveaux, ne se perdront pas plus dans l'abîme que ne se

seront perdues dans le néant les âmes qui auraient successivement passé dans cette résidence.

Telle est, en résumé, la classification qui me paraît ressortir des découvertes accomplies par les modernes dans les antiquités du monde. Vous voyez que je ne conclus nullement à des périodes tranchées, à la manière de ces géologues qui, pour expliquer sans doute les jours et les nuits du texte sacré, mais plus voisins à coup sûr de la théologie de Brahma que de celle du Christ, nous divisent le passé en périodes alternatives de création ou de destruction, peuplant la terre le matin, la dépeuplant le soir, et suscitant le lendemain d'autres populations pour la même tragédie que celles de la veille. Je crois, tout au contraire, la chaîne des temps continue : l'histoire de la terre m'apparaît comme un immense poème dont toutes les parties sont solidement enchaînées au même dessein ; et pour des yeux plus pénétrants que les nôtres, l'unité n'y éclaterait pas moins que la variété.

Aussi, tout en essayant d'éclairer cette histoire au moyen d'une classification méthodique, faut-il se garder d'imaginer que des divisions absolues y soient possibles. Les phénomènes qui ont caractérisé un âge ne disparaissent pas totalement dans l'âge qui suit : ils s'amoindrissent, tandis que des phénomènes qui n'existaient pas auparavant prennent carrière et deviennent le caractère des temps nouveaux, jusqu'à l'heure où ils perdent à leur tour la primauté. Ainsi, aujourd'hui même, la vitalité minérale, qui s'est témoignée jadis par tant d'effets magnifiques, est toujours active : Encelade n'est point mort. La force souterraine continue à se faire sentir par les explosions volcaniques, les tremblements de terre, les sources thermales ; l'enveloppe du globe se contracte et se disloque ; des plages s'élèvent ou s'abaissent ; il se forme des îles ou des montagnes, et les fleuves, gonflés par les orages ou la fonte des neiges, causent dans les plaines des inondations qui s'estiment déluges chez les riverains. Au sein des mers se stratifient les matériaux arrachés aux continents par les eaux ; et pour l'instruction des observateurs futurs, les dépouilles de nos animaux s'ensevelissent dans ces dépôts. Les coraux et les madrépores bâtissent sans relâche sur les récifs de l'Océan et préparent les fondements d'archipels nouveaux. En un mot, la géographie varie tous les jours, non seulement par le travail de l'homme, mais par le jeu des forces centrales et atmosphériques, et les influences sous l'empire desquelles nous vivons sont au fond les mêmes qui, de tout temps, ont animé la terre.

C'est pourquoi, au lieu des imparfaites peintures par lesquelles j'ai essayé tout à l'heure de vous définir les anciens âges, j'aurais pu m'en tenir à vous adresser tout uniment à la nature actuelle. Transportez-vous sur la cime de quelque volcan désolé, au milieu des ébullitions et des laves, dans des tourbillons embrasés, corrompus par toutes sortes d'émanations méphitiques, pleins

de fracas et d'éclairs, sur un sol ébranlé par les détonations souterraines et tout palpitant ; pas un être vivant, pas une mousse, la chimie toute seule : c'est une idée adoucie du premier âge. Vous rencontrerez le second dans les déserts de l'Océan, durant ces terribles ouragans des tropiques, qui portent la dévastation sur leur passage et ne laissent rien debout sur le sol, tandis que, dans la profondeur des eaux, les zoophytes s'occupent paisiblement à sécréter ces calcaires qui seront un jour la substance d'une terre ferme. Les jungles de l'Inde ou de l'Afrique, avec leur végétation luxuriante, leurs lianes, leurs grands arbres enchevêtrés, leurs marécages peuplés d'alligators et de hideux reptiles, les troupeaux d'éléphants ou les rhinocéros paissant bruyamment les branchages ou les écrasant sous leurs lourdes masses, les tigres et les lions en embuscade, les singes, en compagnie des oiseaux, voltigeant dans le feuillage ; ni vestige de l'homme dans les sentiers, ni voix humaine dans le lointain, ni bruit de haches, ni fumée, la bestialité dans la plénitude de ses épanchements : voilà le tableau de ce qui nous a précédés ; et en nous représentant les hommes qui réussissent à vivre dans ces forêts sauvages, nous avons un aperçu de la manière dont notre époque a pu s'enter sur celle-là.

(*A suivre.*)

ÉTERNEL RENOUVEAU

O nature où tout meurt afin que tout renaisse
L. D.

Dans les champs du repos, l'herbe semble plus verte,
Et les oiseaux jaseurs, rossignols et pinsons,
Par les beaux soirs d'été, sur la grille entr'ouverte,
Se posent en chantant leurs plus douces chansons...
Parfois, dans les sentiers ombreux je me promène
En songeant à la mort qui doit tout transformer,
Et, malgré moi, toujours le hasard me ramène
Près du dernier tombeau qui vient de se fermer.
Un nom !... C'est un vieillard fatigué de sa tâche,
Un enfant plein d'espoir, un malheureux amant,
Une vierge innocente ! Et toujours, sans relâche,
La Mort fauche en silence et fauche aveuglément !
Car, ici-bas, sans cesse un tombeau s'ouvre encore
Afin de recevoir un cadavre nouveau,
Et, quand vient le printemps, le soleil fait éclore

Les fleurs qu'on voit paraître aux portes du caveau...
Oh ! du grand Inconnu qui saura le mystère ?
Les morts n'ont pu nous dire un éternel adieu :
Pour toujours leur squelette est couché sous la terre,
Mais leur âme immortelle est sans doute avec Dieu !
Rien ne meurt pour toujours, tout vit, tout évolue,
Et je dis au revoir à nos chers trépassés :
— « Dormez, dormez en paix, ô morts que je salue,
Attendant le réveil de vos esprits lassés ! » —
Ce sera notre tour bientôt, demain peut-être,
Mais, après le trépas, nous servirons encor,
Car, sur nos ossements, des troupeaux viendront paître,
Et l'on verra germer toute une moisson d'or !
Nos corps décomposés, avec d'autres épaves,
Pourriront lentement dans l'éternel charnier,
Mais notre esprit vivra, libre de ses entraves,
Et s'en ira bien loin, lors du sommeil dernier.
Il se rappellera les routes parcourues,
— N'ayant plus d'amertume et n'ayant plus de fiel, —
Et nous retrouverons les âmes disparues...
Car les morts d'ici-bas sont les vivants du ciel !

EDOUARD SCHAEFFER.

ERRATUM. — Dans le poème de notre distingué rédacteur M. Paul Puvis (Algol), page 262 de la *Revue Spirite* de Mai 1914, lire à la 3e strophe :

. . . . . plus de néant stupide
Où s'abîment le monstre et la vierge candide.

Ce dernier mot sans s, lettre laissée par erreur à la correction.

Association des Etudes Spirites

L'Association des Etudes Spirites (Doctrine Allan Kardec) informe ses adhérents que — dans le but de se mieux connaître et de fraterniser dans une causerie amicale —, en outre des réunions qui ont lieu au siège social, 111, rue Notre-Dame-des-Champs (Paris), tous les jours de 5 heures à 7 heures (excepté le vendredi), ils pourront s'y réunir le premier dimanche de chaque mois de 3 heures à 6 heures. (*Communiqué.*)

Groupe Crouzet

Les Réunions du Groupe Crouzet sont réglées comme suit :

Les 1ers mercredis mai, juin, juillet, août et septembre, à 8 h. 1/2 du soir, à l'*Hôtel des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente* (métro Odéon).

Instructions et Conférences : Sujets d'Etudes spirites, Doctrine Allan Kardec

Les 2e, 3e et 4e dimanches à 2 h. 1/2. Les 2e et 4e jeudis à 2 h. 1/2. Les 3e et 4e mardis à 8 h. 1/2 du soir, *111, rue Notre-Dame-des-Champs.*

Pour les réunions de la semaine, une invitation est adressée aux personnes qui en feront la demande. (*Communiqué.*)

MANIFESTATIONS PSYCHIQUES

Nouveaux phénomènes d'incorporation

Contribution aux recherches sur la médiumnité intellectuelle.

(*Suite*)

L'ENNEMI DES FEMMES (1)

(Dont le lecteur a déjà fait la connaissance, — à l'occasion d'une autre de ses manifestations. Il se promène, siffle, crache. Mme B. l'engageant à s'asseoir, et à causer, il la repousse, crache, siffle, et lui dit :)

— « Reste à ta place ! Je ne te demande rien ; voyez siège, asseyez-vous ; ça gêne toujours, les femmes, avec leur toupet. Ah ! sacré chameau, et pas une, toutes, même ma mère. (Récriminations.) Oui, elle m'a laissé sur le terrain, à cinq ans, et qu'est-ce qu'elle a fait de moi ??? Il faut des femmes, mais pour la forme ! Eh ! ben ! les hommes, j'ai pas raison ? (Protestations.) Ceux qui disent ça sont des mufles ! Les femmes sont des affiches sur les murs, je veux causer avec les hommes !... »

*
* *

Nous avons ici sous les yeux le type — vrai — de l'homme en proie à la haine, — qui l'obsède et le rend violent et injuste, — et un individu grossier de gestes et de paroles.

(1) Séance du 2 novembre 1913. Etaient présents M. et Mme De Cépian, Mme Graule, M. et Mme Loubat, Mme Roudière, M. Fournier, M. Douce.

Le paysan

1° *Séance du 12 octobre* (1)

(Il a l'air de chercher quelqu'un, fait quelques tours dans la salle, à demi courbé, l'air vieillot, s'affaisse. On l'assied sur le canapé, et il dit :) « Bonjour ! »

— « Qui êtes-vous ? »

— (Il répond d'une bonne voix molle, geignarde, mouillée de larmes, risible et touchante à la fois :) « Je suis, je suis Denis, un brave paysan. On m'a volé ! Ah ! le cochon ! (Il est bonhomme jusque dans la menace.) »

— « Qui ? »

— « Le curé ! (Menaçant :) Brouh ! (Faisant le geste de rompre quelque chose sur son genou :) Si je le tenais, crac ! par terre ! (il sanglote :) Anna ! Anna ! (Il pleure.) Mon armoire, où est-elle ?... »

— « Qu'est-ce qu'on t'a volé ? »

— « Argent !... Anna !... le Curé ! le Curé ! si je le tenais ! (D'un mouvement de bras sur son genou :) Crac ! Anna ! heuh !... (Il pleure.)

— « Assieds-toi. »

— « Non, je veux un banc ! (Il va et vient dans la salle, en pleurant.) Anna, — on m'a volé ! — Le cochon !... Si je le tenais ! (Même geste : Crac ! il y passerait !... »

— « Raconte-nous ce qui t'es arrivé ? »

— « Je revenais de la foire, alors, il y avait longtemps, j'avais mis 500 francs de côté. Je l'ai vu rentrer. Anna, Anna !... »

— « Qui est-ce ? »

— « Je peux pas le dire !... Le cochon ! — C'était ma femme, le curé m'a tout volé ! Si je le tenais !... »

— « Comment s'appelait-il ? »

— « Delmas. »

— « Où habitait-il ? »

— « A Lombez, Gers. »

— « Tu t'appelles ? »

— « Denis. »

— « D'où es-tu ? »

— « De Lectoure. »

— « Et Anna ? »

— « Elle a sali son nom, je ne veux pas le dire ; sa famille était intime de la mienne. Ah ! la misérable ! Le cochon ! Crac ! (Même geste.) Je l'aimais (Il pleure).

(1) Présents : M. et Mme De Cépian, Mme Graule, M. et Mme Potin, M. et Mme Gastaud, Mmes et M. Douat, Mme Biscaye, M. Portal, M. Génin, M. Maurel, M. Chauzy, M. Brun.

— « Vous aviez des enfants ? »

— « Non, malheureusement ! elle était jeune, et moi vieux. Ah! le cochon (Même geste :) Crac ! »

2e Séance du 14 octobre 1913 (1)

(Même voix geignarde). « Heu ! Heu ! Anna ! Anna ! le cochon ! (Même geste.) Crac ! Si je le tenais ! Crac ! Anna ! Anna ! (M. M. lui ayant adressé la parole :) Vous êtes monsieur le gendarme ? Y a longtemps que j'étais allé au marché ; j'avais mis 500 francs de côté. Voilà qu'un jour, le curé, il est passé, j'ai plus trouvé mes 500 francs ! Le cochon ! Le curé, si je le tenais ! Crac !... Le cochon ! il a fait... je veux pas le dire ! Le cochon ! Il m'a chopé Anna. Crac ! Le cochon !... Si j'y avais été !... »

— « Où ? »

— « A la cuisine ! Le cochon ! Je ne crois plus à Dieu, moi ! y a pas de bon Dieu, après ça ! » (On le radoucit.)

— « De quel pays êtes-vous ? »

— « Lectoure, dans les environs, une métairie, Enfranc, côté nord de Lectoure, dans la direction de Condom, à deux kilomètres de Lectoure, et quelques. Le curé Delmas, le cochon ! Curé à Lombez, il était vicaire... »

***

Comme il est vrai, aussi, de vérité typique, ce brave homme de paysan, en proie au chagrin et à la rancune, parce qu'on lui a volé son pauvre petit magot, à quoi il tenait, et « chopé » sa femme, qu'il aimait bien ! — Et quels admirables traits de vérité individuelle, dans sa voix, ses gestes, ses mouvements et ses termes, ses « heu ! heu ! », ses « le cochon ! » ses « Si je le tenais ! Crac ! », etc...

***

LE BOTANISTE (2)

— « Qui êtes-vous ? » lui demande-t-on. (Jugeant la question oiseuse.)

— « Eh ! peu vous importe ! laissez-moi tranquille. (Il paraît sommeiller.) « C'est un dormeur » dit-on. (Vexé :) « Par exemple, pour qui me prend-on ? Ah ! Ah ! par exemple ! se faire traiter de dormeur, moi !... »

— « Mais ce n'est pas pour vous offenser !... »

— « Eh ! faut mesurer vos paroles ! Je suis un inconnu pour vous, je n'ai

1. Etaient présents : Mme Graule, Mme Vella, Mme Caudron, M. de Cépian, M. Génin, M. Maurel. M. Brun.

2. Séance du 26 octobre 1913. Voir, plus haut, la liste des assistants, au sujet de l'incorporation du « petit vieux ».

rien à vous dire et ne vous demande rien. Laissez-moi tranquille, je suis ici parce qu'il me plaît. »

— « Mais nous sommes chez nous ! »

— « Madame, j'ai l'honneur de vous faire remarquer que j'ai été introduit ici malgré toute ma volonté. J'ai été mené. (Suivant une idée.) Mais je voudrais causer un peu ! (S'adressant à l'assistant le plus proche.) Tu connais la botanique ? (Expansif.) J'ai une variété fort curieuse !

— « Un géranium ? »

— « (Dédaigneux :) Oh ! la plante vulgaire !... Oh ! Oh ! c'est une insulte envers les botanistes français !... Madame, vous me faites... vous me faites pitié ! Je ne veux pas vous le dire, j'ai du respect pour vous ! J'ai une variété... Je cherche... il faudra que... et, pourtant, qui sait si cette greffe irait ? Oh ! que j'ai envie de la faire !... Voyons ! (Il regarde une plante entre ses doigts.) Oh ! c'est drôle, la pulpe est quelque peu... Oh ! c'est drôle, ça ! (il l'étudie à la loupe) oh ! cette greffe pourrait aller ! (Il met son lorgnon.) Oh ! que c'est drôle, je vais l'essayer sur cette variété. Vous croyez que ça irait, comme ça ? Oh ! tiens, tiens, tiens !... C'est drôle, ça ! (Il est très absorbé, très vif, très remuant.)

— « D'où êtes-vous ? J'ai connu un botaniste à Carcassonne. »

— « Oh ! pas de Carcassonne, pas du Midi, Madame, je suis plutôt du Nord. Je suis de Blois, j'ai encore certains parents là-bas. Leur idée n'est que dans les affaires, comme moi dans la botanique. (Enthousiaste :) Oh ! quel grand sujet, les plantes ! »

— « Mais il faut savoir les regarder ! »

— « Certains ne sont que de vulgaires jardiniers ! Mais celui qui approfondit ! Tenez, par exemple : la rose, la plus belle comme beauté, parfum ! Je cherche une greffe qui aille sur la rose !... Je voudrais réussir, mais, l'a... l'acidité du pulpe de l'œillet pourrait nuire à la rose ; l'œillet est quelque peu acerbe, la plus-value d'acidité empêcherait... »

— « Votre nom ? »

— (Impatient :) Laissez-moi causer, madame, laissez-moi causer !... La science avant tout ! » (On lui fait entendre qu'on serait heureux de donner de ses nouvelles à sa famille de Blois.) « Mes arrières-petits-fils, André... »

— « La rue ? »

— « Depuis le temps, les rues, vous savez ! Rue Fontaine-des-Elus, oui, c'est ça, n° 24. Dites-leur que leur arrière-grand-père voudrait bien leur laisser quelque chose, mais je leur écrirai ; je leur enverrai cette greffe (Extatique :) Oh ! cette variété ! (On lui demande encore son nom :) Oh ! toujours des noms, des signatures ! Laissez-moi tranquille ! Je me dois à la science, laissez-moi tranquille, avec cette sublime variété !... »

*
* *

Ai-je besoin de montrer la vérité psychologique de ce type de botaniste botanisant, de cet amateur de la fleur, qu'il observe en savant, et admire en artiste, tout entier à son étude, qui l'enorgueillit, à sa passion, qui l'envoûte? — Ai-je besoin de montrer la vérité individuelle de sa manière, si affairée, si expansive, si volubile, si dédaigneuse des « plantes vulgaires » et des « vulgaires jardiniers », si incivile et polie à la fois?

Ne dirait-on pas que ce mono-maniaque ancien temps est un portrait vivant de La Bruyère, et comme son célèbre « fleuriste » incarné?

*

Claire (1)

— « Bonjour! (elle a un joli sourire). Ah! Ah! la la, je suis encore toute étonnée. Ah! mon Dieu! (Sa voix est douce et fine.)

— « Qui êtes-vous donc? »

— « Oh! madame, vous ne me connaissez pas! Ah!... »

— « On vous a menée ici? »

— « Oui, oui. »

— « C'est sans doute parce que vous avez quelque chose à demander? »

— « (Elle semble parler en rêve, d'une voix musicale, le geste gracieux.) Oui, oui, oui, si vous voulez... C'est la première fois... mais que c'est drôle, quand même!... Ah! tiens, je me reconnais pas, ici; ah! que c'est drôle, tiens! Ah! pourtant, Claire, c'est bien toi? Claire? Et tu ne connais pas ces lieux! Oh! que c'est drôle! Voyons!... »

— « Dites-nous qui vous étiez! »

— « Eh! ben oui, je veux bien. J'étais de Paris, mais, mon passé, je peux pas vous le dire! Ou bien je parlerais bien, mais je parais ce que je ne suis pas... J'ai été toujours dans ma vie une rouleuse, une engluеuse... et pourtant, j'avais un béguin, quand même... (d'une voix profonde et vibrante:) il était beau! (sa tête mollement appuyée à sa main droite, le coude sur la table, le buste tendu, le visage élancé vers une image invisible, elle a, dans les traits, une expression d'ardente adoration et d'extase souriante. Elle prononce « beau » en prolongeant indéfiniment l'émission du b).

— « Qui était-ce? »

— « Laissez-moi tranquille!... Un béguin!... Quel dommage, pas un richard!... (sa figure s'illumine à nouveau) et, pourtant, je l'aimais! Ah! c'est mon béguin! il est bbbeau. (Dans un mouvement d'amour et d'admiration passionné.) Oh! Émile!... (longue extase) et, pourtant, c'était un apache, et je l'aimais quand même. (Tout à coup elle a un recul de tout le corps, son

(1) Séance du 7 décembre 1913. — Présents : M. et Mme De Cépian, Mme Graule, M. et Mme Loubat, M. Potin, M. Maurel, M. Bès, M. Brun.

visage prend une expression apeurée ; elle fait le geste de se garer d'un coup le bras replié devant sa figure, sa voix implore :) Oh ! non ! ne me bats pas, je t'aime tant, Émile !... tais-toi ! Émile ! Oh ! non ! tout ce que tu voudras (médusée) et, pourtant, je t'aime ! (longue extase). Oh qu'il est bbbeau ! Oh qu'il est bbbeau ! bien plus que les autres ! (Triste :) Ah ! Ah ! et pourtant... (brusque sursaut, elle semble regarder une scène au loin. Son visage se convulse d'horreur et d'indignation. D'un cri :) Ah ! vilain ! (d'un ton de défense indignée :) Non ! (désolée :) pourquoi fait-il ça ? (d'un accent de supplication déchirant :) Émile ! Non ! fais pas ça ! Émile ! Ne fais pas ça ! Laisse-le tranquille ; laisse-le ; m'oblige pas à faire ce que je veux pas !... Émile ! laisse-le, je t'en supplie, je t'aimerai davantage ! (les traits crispés par la souffrance, le désespoir :) Méchant ! Vilain ! ne le fais pas (haletant d'émotion, d'effroi, de révolte :) Ah !... il... il... il le vole !... (d'une détente d'abandon et de pardon :) et pourtant je l'aime !... Emile ! (longue extase. Puis, à nouveau, convulsée et suppliante :) Non ! Oh ! non ! (elle se passe les mains crispées dans les cheveux. Navrée :) Et c'est moi qui en suis cause !... Il m'a dit : « tu vois ce type-là, il te faut être avec lui demain soir ! » — « Non ! » — « Si ! Tu marcheras, tu le feras ! » (dans un don subit de tout son être :) Et pourtant je l'aime ! (elle lui envoie des baisers, puis, à nouveau, elle tressaille, se révolte, résiste :) Non ! je ne veux pas ! (elle ôte ses épingles à cheveux, les garde dans sa bouche et, s'étant recoiffée, les remet dans ses cheveux). Je vais... (elle se lève, arrange sa toilette, puis, tout à coup, interpellant un client invisible, elle dit, d'une voix pressante, suffocante, en le repoussant d'un geste désespéré :) « Non ! non ! écoutez, ne venez pas, ne venez pas avec moi, non ! non ! ne venez pas !... Pourtant il me battra... ne venez pas !... »

***

N'est-ce pas un prodige de psychologie, cette scène de passion, de souffrance et de honte ? N'est-elle pas d'une merveilleuse vérité, cette héroïne du trottoir, cette amoureuse qu'on dirait échappée du théâtre de Racine, et qui aime, jusqu'à la perdition (comme, toute proportion gardée, Hermione aimait son froid Pyrrhus), celui qui la dégrade, l'exploite et la maltraite, et qui l'adore encore, au moment même où il la bat, et au moment même où elle le méprise et le maudit ?... Et d'admirables traits de physionomie individuelle achèvent de l'évoquer à nos yeux dans toute sa vérité originale : le charme de sa voix, la douceur de ses gestes, l'éclat de son visage, le souci de sa toilette, et la délicatesse de ses sentiments, sa pitié, son horreur du mal, son scrupule dans le vice, la noblesse de son âme dans l'indignité de sa vie !...

***

Est-il besoin d'allonger encore cette première liste, — comme je pourrais aisément le faire, n'ayant que l'embarras du choix — et les exemples qu'elle contient ne suffisent-ils pas à établir, sans conteste, la vérité des personnifications de M. Graule? Ne pense-t-on pas qu'elles sont d'une admirable vérité typique, ainsi que je me suis efforcé de le montrer dans mes commentaires, et qu'on trouve justement, en elles, les deux éléments que je disais qui constituent la vérité d'un type : l'unité et la convenance?

Ne voit-on pas, d'abord, que les détails qui composent l'être intérieur et extérieur de chacun de ces personnages, pensées, sentiments, volitions, d'une part, gestes, démarches, jeux de physionomie, mouvements de style, expressions, intonations de voix, d'autre part, forment un ensemble cohérent, un concert harmonique, où nul trait ne grimace et nul son ne détonne?

Et n'est-il pas manifeste, en second lieu, que le schéma de chaque personnalité, que le système de ses modalités internes et externes est en relation étroite et en accord parfait avec sa condition spéciale et avec sa passion dominante?

Le général, l'architecte, le petit vieux, le petit ramoneur ne représentent-ils pas, très expressivement, l'homme qui a un souci, un tourment ou une peine, — l'ennemi des femmes et le paysan Denis, l'homme qui a une haine ou une rancune, — le botaniste et Claire, l'être qui a une passion, le culte de la fleur, ou le « béguin » d'un homme? Et ne sont-ils pas tous, en conséquence, d'une frappante vérité psychologique?

Et, à entendre les propos techniques, à voir les faits et gestes professionnels du général, de l'architecte, du petit ramoneur, de Claire, n'a-t-on pas l'impression, et comme l'illusion, qu'on les surprend sur le vif dans l'exercice de leur fonction, et n'apparaît-il pas que leur condition ne détermine pas que la matière de leur discours ou de leur action, ne leur fournit pas seulement des thèmes ou des motifs, mais qu'elle affecte aussi et façonne leur mentalité et leur caractère, et que le petit ramoneur, et que le général lui doivent en partie, l'un sa naïveté, l'autre sa brusquerie, et n'est-il donc pas évident que ces diverses personnalités ne sont pas moins vraies au point de vue social, qu'au point de vue psychologique et que chacune d'elles est, en définitive, l'idéal en son genre?

De cette vérité typique on peut relever et retenir, chez quelques-unes des personnifications que j'ai mises en scène, certains traits particulièrement dignes d'attention et de mémoire. On sait qu'il arrive, dans la vie ou au théâtre, que tout un caractère s'exprime en une seule formule, parfois en un seul mot. Il y a, dans l'histoire, des mots qui sont, si l'on peut dire, devenus légendaires : le « Paris vaut bien une messe » — le « l'Etat c'est moi », — le « Après moi le déluge » le « J'y suis, j'y reste! » — sans parler du mot de Cambronne!

Et il y a, dans la littérature, des mots qui sont restés classiques : le : « Qu'il mourût ! » du vieil Horace, le « sans dot ! » d'Harpagon, le « pauvre homme » d'Orgon, etc. Mots qui sont, comme on dit parfois, « tout un poème » ou toute une comédie, ou tout un drame, mots profonds, éclatants, définitifs, qui sont le jaillissement, l'explosion, la révélation d'une âme !

Ne trouve-t-on pas, précisément, de pareils mots sur la bouche de certains des personnages de nos humbles réunions, de ces mots qui, pour n'être pas de Henri IV ou de Mac-Mahon, de Molière ou de Corneille, n'en sont pas moins, si j'ose dire, des mots de génie, d'admirables mots de situation et de caractère ? Quand on annonce à ce paria de cheminot, que les hommes qui l'ont dédaigné seront punis, il répond, sombre : « Oui, mais pas par moi ! » (1) Et quand on lui représente, à nouveau, que l'homme qui l'a mis à la porte, sera puni, à nouveau il reprend, farouche : « Pas par moi ! » Et c'est toute une âme de haine vengeresse qui éclate, tragiquement, en ce mot ! Et toute l'âme bonhomme et furibarde du paysan volé et berné ne gémit-elle pas comiquement dans cette malédiction, qui scande en leit-motiv les doléances du brave paysan Denis : « Le cochon ! Crac ! » Et n'est-ce pas un mot sublime, un mot qui tient en soi toute une vocation d'amour, un mot profond comme le cœur et vrai comme la vie, ce mot de passion, d'adoration et d'extase où s'achèvent et s'évanouissent tous les mépris et toutes les révoltes de Claire : « Et pourtant je l'aime ! »

De ces mots qui sont la synthèse d'un caractère, et où surgit, comme à la lueur d'un éclair, le fond d'une âme, j'en pourrais citer d'autres (2) et on en trouvera d'autres dans la suite de cette étude... A eux seuls n'attestent-ils pas l'intense vérité typique des personnages qu'incarne M. Graule ?

Et nous avons pu remarquer, d'autre part, qu'ils ont, aussi, une vive vérité individuelle, et que chacun d'eux, Claire, le général, l'ennemi des femmes, etc., ajoute, ainsi que font les hommes de la vie, aux traits qui relèvent de sa condition ou qui révèlent sa passion, et qui en font un type, des traits qui n'appartiennent qu'à lui, et qui en font un individu.

Ces traits singuliers et originaux sont plus apparents encore chez les personnages du second groupe (dont ils sont la marque caractéristique) que nous allons examiner maintenant, avant de passer à l'exposé des preuves positives.

(1) V. n° de mars.

(2) Par exemple le mot de Julot, l'apache, avant sa conversion. « J'ai fait ton métier » lui dit M. T. « Ah ? Ça te rapportait ? » répond Julot, toujours à l'affût du gain. Et le mot du botaniste, à qui on demande son nom : « Laissez-moi tranquille ! Je me dois à la science ! »..., etc.

Second groupe : vérité individuelle.

Je pense que le meilleur moyen de montrer la vérité particulière des personnalités qui s'incarnent en M. Graule est de faire apparaître les variantes individuelles que présentent même celles d'entre elles qui appartiennent à une commune condition sociale ou qui se trouvent dans un même état psychologique, — d'évoquer, par exemple, d'une part, — au point de vue social — deux apaches qui, tout en étant, l'un et l'autre, le type de l'apache, ont l'un et l'autre leur caractère propre, — et, d'autre part, — au point de vue psychologique, telles personnalités qui sont en proie, les unes à la même passion (haine de la société), les autres à la même émotion (étonnement à la révélation de leur mort), les autres enfin au même vice (ivrognerie), et dont chacune manifeste sa passion ou son émotion ou son vice d'une façon originale.

La diversité de leurs réactions personnelles dans un même état social ou sous une même action psychologique attestera leur rapport à la vie, où il n'y a pas deux êtres qui se ressemblent, même quand ils appartiennent au même « type », professionnel ou passionnel (1).

Examinons donc les manifestations différentes de personnalités semblables dans l'ordre social et dans l'ordre psychologique.

I. — Variantes individuelles chez un même type social : les deux apaches.

On se souvient des manifestations de l'apache Julot (2). Voici celle d'un autre apache, Mimile, qui a connu Julot, qui n'est pas moins apache que Julot, et qui a sa façon à lui d'être apache, différente de la façon de Julot (3).

(1) Et ainsi le présent compte rendu révélera, non seulement la *vérité*, mais, encore, corrélativement, la *variété* (que j'ai déjà représentée précédemment) des personnifications de M. Graule. Et elles y montreront en outre leur *constance* (caractère qui a fait antérieurement, lui aussi, l'objet d'une étude spéciale : car il est utile à mon dessein que je les évoque dans la suite de leurs manifestations, de séance en séance). De sorte que le présent compte rendu peut être considéré à lui seul comme une synthèse des *preuves logiques* de la médiumnité de M. Graule.

(2) Voir notre numéro d'avril.

(3) Eh ! oui, encore un apache ! J'aggrave mon cas, aux yeux d'une autre de mes correspondantes, qui, dans une lettre qu'elle m'écrivait à la suite du compte rendu des manifestations de Julot, blâme l'hospitalité que nous offrions généreusement, dans nos réunions, à des Esprits de cette catégorie, et m'assure qu'en leur fermant la porte nous aurions acquis la faveur de recevoir la visite des Esprits supérieurs ! Je vois bien, certes, ce que nous aurions pu gagner au change, mais je ne vois que trop aussi ce que nous y aurions perdu, et je pense que la perte l'eût emporté indubitablement sur le gain !... Au risque de choquer une opinion commune, je n'hésite pas à déclarer que les Esprits supérieurs sont, dans certains cas, et dans une certaine mesure... indésirables... Il en faut assurément, et en particulier dans les « groupes d'instruction » morale et religieuse — qui n'ont d'autre objet

1° *Séance du 7 décembre 1913* (1).

Il a l'air d'un voyou sinistre ; il met le doigt à la bouche.

— « Bonjour Mimile ! » (Il siffle, ébahi, furieux.)

— « Eh ! dis donc, qui t'a chialé mon nom ? » (Il a une voix crapuleuse et méchante.)

— « Mais je te connais depuis longtemps ; nous étions copains ! »

(Méfiant et menaçant.)— « Y a quelque chose là-dessous ! Je connais pas celui-là !... »

— « C'est Passe-partout qui... » (2)

— « Ah ! Passe-partout ! C'est lui encore ! Ah ! c'est lui qui a jaspiné ! Ah ! ben alors, je suis bien tombé ici ! (Il fait mine de se « tirer des flûtes ».) Il m'a cafardé, hé ? (Regardant les murs couverts de tableaux et de portraits.) Oh ! ben ! j' connais pas les tableaux par ici, c'est pire qu'à Versailles !...

— « Mais tu es dans une société d'amis !

— « Ta société, je m'en f...! la meilleure, c'est la mienne ! (D'un air de bravade !) Je m'appelle Mimile ! Ah ! des amis ! (A la fois goguenard et amer.) Eh ! dis ! on est trop purée pour frayer avec la haute ! (On veut lui faire de la morale ; prêt à foncer :) Attention ! ou je te rentre dans la potasse ! (On continue ; éclatant :) La ferme ! la ferme ! J'ai été cafardé, tans pis ! Motus, plus rien, là ! (On insiste, il fait le geste de se fermer la bouche entre

que de s'instruire ! — Mais point trop n'en faut, et en particulier dans les cercles d'expérimentation, qui ne se réunissent pas seulement en vue de recevoir la becquée morale, mais en vue aussi de rechercher des preuves et de les divulguer, pour le plus grand bien de la « science nouvelle », qui est fort discutée encore et qu'il importe d'imposer sinon à l'adhésion, du moins à l'attention du public, et qu'on ne pourra imposer que par l'accumulation des preuves !... Or tous les psychistes savent que les communications des Esprits supérieurs, quelle que soit leur valeur édifiante, n'ont que rarement une réelle valeur probante, parce qu'elles sont impersonnelles, générales et abstraites et qu'elles se fondent et se confondent dans la sublime uniformité du bien ! Et si nous avons fait bon accueil aux manifestations des Esprits inférieurs, c'est justement parce qu'elles sont plus variées, plus individuelles, plus caractéristiques, et partant plus démonstratives... Et puis, Madame, nous leur avons ouvert non seulement nos portes, mais nos bras, tout simplement parce que ce sont des frères, et des frères malheureux. Ils avaient plus besoin de nous que nous n'avions besoin des Esprit supérieurs. Ne doit-on pas porter secours à ceux qui sont tombés et qui souffrent ? Auriez-vous donc oublié que vous êtes spirite, Madame ? Il n'est presque pas un de ces pauvres diables de l'Au-delà que nous n'ayons rendu meilleur et plus heureux. Le regretteriez-vous, Madame ? Oh ! que j'aime bien mieux l'attitude de cette autre dame d'Alger qui m'écrivait, en confirmant une de nos « identités » : « J'ai vu des médiums de ce genre à Alger. On priait et on consolait ceux qui venaient ainsi... »

Je reste convaincu que tous ceux qui ont un égal souci de vérité et de charité, de science et de morale, se féliciteront de la matérialité des Esprits qui sont venus à nous, nous apportant à la fois des preuves de leur existence et des moyens de leur faire du bien !...

(1) Présents : M. et Mme de Cépian, M. et Mme Loubat, Mme Graule, M. Potin, M. Maurel, M. Bès, M. Brun.

(2) Passe-Partout est le nom sous lequel Julot nous a dit de le présenter à Mimile.

le pouce et l'index comme pour dire de... « la boucler ».) Eh ! coffre-fort et serrure fichet ! Au revoir !... »

— « Veux-tu prendre la peine de t'asseoir, pour causer avec nous ? »

(Moue de dédain et d'ironie mauvaise.) — « Oh ! très peu ! C'est la première fois que des gens comme vous autres me disent : « Veux tu prendre la peine » !... Des salamalecs !.. (Violent.) Allez ! ! pas de chiqué !... »

— « Mais... »

— « Ah ! taisez-vous ! Ah ! ce malheureux Passe-Partout m'a cafardé !... Il m'a cafardé, ce saligaud !... »

(On lui dit que c'est un bien pour lui, car on veut l'amender.)

— « Eh ! (Se pinçant les lèvres entre ses deux doigts.) Motus ! j'ai été cafardé, je marche plus, j'ai marché une fois ! »

— « Veux-tu te voir dans une glace ? »

(Ironique.) — « Oh ! merci, eh ! y a pas de quoi ! Merci ! (On lui parle. Les doigts aux lèvres, en pince.) Meilleure marque du monde, Fichet !... (Il furette sur la table.) Y a rien à fricoter par ici ! (On lui parle encore ; à nouveau, les doigts aux lèvres :) Meilleure marque du monde : Fiche... ! (On lui montre une glace.) Abattez-moi ça ! J'ai jamais regardé ma frimousse !... (On le force à se regarder. Sursaut.) Oh ! la coquine ! Elle m'avait dit : « T'es un beau garçon, tu me plais ! » et je m'étais plus regardé ! (Il se regarde de travers dans la glace, fait des gestes de surprise.) Ah ! sale peau, va ! tu t'es f..... de ma poire ! Ah ! oui, tu t'es f..... de ma poire ! Ah ! ben ! alors. (Brusquement.) Et le sac ? (Il cherche dans ses poches, avec précipitation, se palpe fièvreusement.) Et le crachoir, et le surin ? Oh ! (Éperdu.) Et alors ?... Et alors ? et le surin ? On me l'a chopé ? et le crachoir ? et le sac ? on me l'a chopé ? (n'y comprenant rien.) C'est pas à moi, ces frusques !

« Et puis. (S'avisant tout à coup qu'il a une montre dans sa poche.) Oh !... (Il siffle.) Toquante merveilleuse ! (Étonné tout de même.) Oh ! là, là ! Ça fait rien, j'sais pas où j'ai trouvé ces fringues... (Il se palpe.) Une montre !... (Il la soupèse, ainsi que la chaîne, la met dans sa poche, appelle :) Pst ! (Intrigué.) Pourtant c'est cette binette que je n'ai pas ! (S'animant.) Pourtant je suis Mimile, et capable de fiche une tournée à tous !... (Il se met en position.) »

— « Essaie ! »

(Il essaie, en vain ; furieux.) — « Oh ! si j'avais l' rasoir, ici !... (Il fait le geste d'étrangler l'interlocuteur, tombe à la renverse, impuissant et ragenant.) Oh ! c'est fort, ça ! C'est moi et c'est pas moi !... Oh ! (Il regarde fiévreusement ses « frusques ». Il tourne violemment le dos à Mme D. qui lui parle, et, montrant sa tête.) Il y a quelque chose qui se passe là ! (Il fait un geste de menace avec le doigt.) Je sais, Julot a cafardé ! Taisez-vous ! Il m'en avait parlé ! Avec des fringues comme ça j'aurais fait des ménesses au Moulin

Rouge ! Je te donne cette main, elle est pas à moi ! C'est pas ma main ! Pourtant c'est moi qui parle ! (Exerçant une forte pression sur un objet) et qui fais serrer ça, et c'est moi qui force !...

« Alors ? Je me trouve ça. (Il sort la montre.) C'est pas à moi. (On tâche de lui expliquer. Excédé.) Oh ! allez ! doucement, là !... j'ai la tête !... Oh ! et pourtant je raisonne, mais, voyons, Mimile, c'est toi, c'est toi, pourtant ! C'est toi qui respires (il respire bruyamment), c'est toi ! (On lui donne une épingle, il se pique la main, il se mord, il tape sur la table.) Je sens pas et alors, qu'est-ce que c'est ? Et pourtant je sens, je sens, où est-il ? »

— « Ton corps ? »

— « Où, où est-il ? (On le lui montre dans l'espace, il recule dégoûté et épouvanté, se détourne.) Oh ! oh ! oh ! (Il chancelle) Oh ! c'est moi. (Il se prend la tête dans les mains, comme affolé.) Pourquoi ça ? Pourquoi ? C'est pas toi et c'est toi ! C'est toi qui parles ! Tiens, je vais parler doucement, et je parle doucement. (Sa voix n'est qu'un souffle.) Et je veux parler fort, et je parlerai fort (sa voix éclate) ; tiens, et c'est moi et c'est pas moi. Ah ! (Il s'effondre.) »

2e Séance du 14 décembre 1913 (1)

(Désignant les murs.) « Ah ! tiens, les mêmes tableaux ! Salut ! et je reviens !... Ah ! vous daignez pas m'offrir un escabeau ? Oh ! on n'est plus si poli que la première fois ! Enfin ! et je reviens vous parler de ce qu'on m'avait fait voir, un corps qui n'est pas à moi. Et puis, ce qui m'étonne, c'est que moi, renommé pour les biceps, eh ! ben, quand j'ai voulu coller sur le pante un coup de mes abatis, j'ai pas pu le toucher. Comment ? Eh ! ben ! Mimile ! (Changeant de sujet.) Ah ! pourquoi j'ai été un sale type et d'autres y z'ont été honnêtes ? Voilà ce que c'est que la fréquentation. Rien de plus mauvais ! Et pourtant on s'amuse, on est jeune : « Eh ! tu paies une tournée ? » Il paie, on repaie et quand on n'a plus de pèze, on va en refroidir un dans un coin ! »

— « En as-tu refroidi ? »

— « Non, j'en ai pas refroidi. Ah ! par exemple j'ai rétamé des bouillotes ! « Chauffe ou je te refroidis ! » Alors il chauffe et je le refroidis d'un coup de poing !...

Voilà tous mes torts ! Ah ! y a quelque chose qui me pousse à vous le dire ; vous m'en voudrez pas, hé ? Enfin !... j'étais un apache ! oui, et, quoique apache, j'avais quelque chose qui me faisait toc-toc pour une ménesse ; seulement, voilà, elle était honnête, et j' me disais : « Ma foi, tant pis ! honnête, toi, tu ne peux pas le devenir ; alors, pour plus de sécurité, elle deviendra

(1) Présents : M. et Mme De Cépian, Mme Graule, M. et Mme Loubat, Mme Gastaud, Mme Julien, M. Brun.

comme toi ! » Elle voulait pas, elle me disait : « Je l'ai fait pour toi, parce que je t'aime, mais ça me dégoûte, ce turbin-là. » Alors elle rapplique dans ma carrée, et on s'colle. Malgré tout elle avait répugnance pour moi. « Dis eh ! fais pas ça ! c'est mal ce que tu fais ! » Le vice a le dessus !... Ah ! quand j'avais pas du pèze, par n'importe quel moyen, il fallait qu'il en rentre dans ma profonde ! Chère petite ! Là ! eh ! ben ! elle doit m'en vouloir !... Ah ! la petite Claire (1) ! et pourtant je l'admire, cette gosse ! et je pouvais pas m'empêcher de faire des sales coups ! »

— « Est-elle morte ? »

— « Oui, elle est morte, puisque je la vois, mais elle est plus haute que moi. Alors je lui dis : « Eh ! fais-moi monter là-haut. » « Pas moyen !! Si tu m'avais écoutée tu serais avec moi !... » Oh !... tu lui as fait faire du sale turbin !... C'est mal ! L'habitude était là !... (On lui parle des Esprits.) Les Esprits? Je ne connais que l'esprit de vin, j'en connais pas d'autres !... Malgré tout, quand j'avais ratiboisé du pèze...

— « Etais-tu heureux? »

— « Y a quelque chose qui me fait mal ! Chaque fois que la ménesse s'approche, ça me fait du bien ; je voudrais aller avec elle ! pour monter plus haut, que faire? »

— « Il faut prier. »

— « Oui, quand je disais à un type : « dis, donne du pèze », je priais !...

— Crois-tu à un Suprême? Y a tu jamais cru ? »

— « J'ai cru à un suprême, à un suprême-pernot, oui ! trempé, c'était bon ! Ah ! ah ! en fait de bon Dieu je crois à l'argent, ou à ma ménesse, ou à la ménesse et l'argent, je sais pas... Oh ! argent et ménesse aussi !...

« Ah ! des « bon Dieu », je connais pas !... (On lui explique que Dieu est tout ce qu'il voit de beau et de bon, comme le soleil; admiratif.) Ah ! eh ! ben eh ! c'est joli, le soleil ! Quand je sortais avec la ménesse, j'y disais : « tu sais nous sortirons quand y fera beau ! » Ça c'est vrai, y a quelque chose, là !... On peut faire beaucoup de choses, mais pour faire de la pluie et du soleil ! psst !... On peut faire tant de pantes qu'on voudra, mais pour ça, pas moyen !..

« Oui, mais ça va mal, parce que, avec la lune, on risque de se faire empoigner, au lieu que par temps de pluie... (Il relève son collet, fait mine de se cacher, simule une scène de meurtre.) Allez-y donc ! allez ! Et parlons plus de ça ! »

— « Adresse-toi au Très-haut ! »

— « Alors c'est (il regarde en l'air) le soleil?... Oh ! on se dirait dans un puits !... Alors, en l'air on dirait qu'on est au bout d'une longue vue... C'est

(1) C'est précisément la Claire dont je rapporte une des manifestations dans le présent compte rendu.

loin !... Oh ! mais alors !... oh ! moi je demande pas à monter là-haut, mais au fait, je veux voir la ménesse, c'est tout ! Je pardonne tout mais je veux voir la ménesse, y a pas à tortiller !...

« Qu'on me promette de voir Claire !...

« Bon Dieu, je peux pas vous rendre le pèze que j'ai radiné par là, mais... eh ! je peux pas le rendre, puisque je suis mort. Bon Dieu, Bon Dieu, je veux bien vous rendre... mais je peux pas, je l'ai dépensé, mais ne m'en voulez pas, et... (On lui dit comment faire.) Ah ! ben, y a quelque chose. Ben oui mais c'est la ménesse là-haut. »

— « Tu l'aimais bien, alors ? »

— « Ah ! je te crois ! Ah ! si j'étais avec elle ! Eh ! ben ! Mimile, tu referais plus ça, tu turbinerais ! Elle, elle avait un métier... ce qui fait des manteaux... là... et c'est moi qui l'ai débauchée !...

« Eh ! Claire, tu m'en veux pas ? je voulais pas le faire ! je l'aimais !... Mais le bon Dieu, j'sais pas comment lui dire : « Bon Dieu, j'ai pas été bon, je le serai, fais-le pour moi !... »

***

Tel est Mimile. Il a en commun avec Julot les traits essentiels de l'Apache : comme lui, il exploite la femme, et « refroidit les pantes ». Comme lui, il est grossier et dangereux. Comme lui, il parle argot... Ils ont, tous deux, les mœurs, les gestes et le langage de leur condition. Ils sont vrais d'abord tous deux d'une vérité générale. Mais ils se distinguent en même temps l'un de l'autre — en quoi ils sont vrais en outre tous deux d'une vérité individuelle —. Ils n'ont pas la même allure : Mimile est plus sinistre. Pas la même voix : Mimile est plus « arsouille ». Pas la même diction : Mimile est moins volubile. Pas le même langage : Mimile emploie certains termes qui ne figuraient pas dans le vocabulaire de Julot. Pas les mêmes gestes : Mimile est plus violent. Pas la même situation : Mimile vit avec une femme, tandis que Julot tirait parti de « 19 numéros ». Pas le même caractère : Mimile est plus autoritaire, plus hautain, plus méprisant, plus ironiste, plus haineux, plus farouche... Et, en même temps, plus apte et plus prompt à s'amender, parce que, au fond, il aime...

Voilà donc, tout ensemble, deux types identiques et deux individus différents, et, à ce double titre, deux personnages vrais.

(*A suivre.*) HENRI BRUN.

P. S. — Je me permets d'ajouter quelques noms à la liste de ceux que j'ai mentionnés, en post-scriptum, dans mon compte rendu du mois de mars. J'espère que nos lecteurs voudront bien, une fois encore, me pardonner mon sans-gêne, et me prêter, s'il leur est possible, leur concours.

1° « *L'homme aux papiers mystérieux* » (N° 3 de la première liste, n° XXI du compte rendu de mars) s'est manifesté à plusieurs reprises depuis mon départ et a réclamé notre aide d'une façon instante. Il a déclaré s'appeler « Marquis de Tanneguy », de Ploërmel.

2° *Jacques Muller* (fait une cigarette, sifflote, accent étranger). « J'étais alsacien... Jacques Muller... habitant Chambéry. J'étais malade... Je n'avais qu'un ami, mort à la guerre... J'étais assez grand, gros, blond, pas jeune... »

3° *Joseph Herlurand*, de Kerguillerm, aux environs de Brest. « Entraîné par la coupe d'un arbuste. Mon camarade est tombé. L'arbuste m'est tombé sur la tête... J'ai un frère à Paris. Il s'appelle Hervé. Il est employé. J'étions garçon. Avec des camarades on coupait des branches... »

4° *Jean-Baptiste Bardin*, 15 ans, voix fraîche, air candide. « Employé » dans un atelier, chez M. Leverge, qui l'aimait bien, à Cusset. « J'étais avec maman, rue de l'Emballage... » A été « pris par la courroie de transmission ». C'était à la rentrée des classes, en octobre 1913.

5° *Emile Bongras*, représentant de la manufacture de ficelles Genti père et fils, à Lyon « une grosse maison de filature ». Etait de Paris. Avait des amis à Lille, Lyon, Paris. La maison Genti avait un autre représentant, Ulysse Loubens, de Toulouse : « C'est curieux. Je le vois... Il y avait longtemps que je ne l'avais revu. »

6° *Honoré Bentajoux*. Avait ses parents à Puyoo. « Pour une affaire que j'ai eue avec mon frère, mon père étant mort, je partis, mais ne savais que faire. J'allai dans un régiment d'Afrique, à Tlemcen, zouave. J'ai été sous les ordres de Lamoricière. On a fait des guerres contre les Arabes. A mon retour, ma mère étant morte, mon frère parti, je n'avais pas trop d'argent. J'allai à Lourdes. Placé à l'Eglise, comme je buvais, on n'a pas voulu de moi. Alors j'ai fait un tas de choses... M. Broca, un brave homme celui-là, me dit : « Tu as un vilain défaut de boire, mais tu es un bon garçon, je ne peux pas te laisser sur le pavé... »

Un gros négociant comme bazar... Il vendait de tout, porcelaine, fers, lampes, amusements... J'habitais une mansarde à côté de Broca... Commissionnaire... Je ne suis pas méchant. J'ai jamais fait de mal qu'aux bouteilles... J'ai été cependant un égoïste ; ne me suis jamais marié. J'avais un caractère à vivre seul. J'aimais trop le vin ; je me suis marié avec la bouteille... »

7° *Justin Bouvier*, architecte, à Dijon, « pays de la moutarde » (Il se refuse à « faire une ouverture au milieu du cintre, car le centre est faible ».)

8° *Un chef de gare*, à Angoulême. (Se croit encore dans l'exercice affairé de ses fonctions... Déclare qu' « il faut envoyer le paquet Gauthier à Feuillade »).

9° *Bouniol*, de Saint Flour. « Ça marche pas mal, mon fils !... Je suis con-

tent de lui !... Je vous recommande sa maison, Bouniol, de Saint Flour... »

10° *Julien Mercier*, dit *Fifi*, rue de Crimée, Paris, ami de Julot.

11° *Labarre*, chauffeur à Lille. « Ils m'ont tué !... Ce sont des vaches !... C'est Théron qui a fait le coup ! Elle l'avait bien dit, la vieille femme : « Tu mourras d'une mort ignominieuse, à Lille ! ».

A nouveau, chers lecteurs, pardon et merci !

HENRI BRUN,
Professeur à l'Ecole Normale d'instituteurs de Grenoble.

ÉTUDES DIVERSES

LA DOCTRINE SPIRITE

Les enseignements d'Allan Kardec

IV

Comme pendant à sa belle et sublime devise : HORS LA CHARITÉ POINT DE SALUT, le spiritisme nous enseigne aussi cette grande vérité que nul ne saurait méconnaître parmi nous : NAÎTRE, MOURIR, RENAÎTRE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI. Oui tous nous devons renaître comme de petits enfants ; renaître pour progresser ; renaître pour nous corriger de nos imperfections, de nos défauts, de nos vices ; renaître pour réparer nos erreurs, nos fautes ; renaître pour acquérir les qualités, les vertus, le savoir qui nous manquent ; renaître enfin pour devenir meilleurs et pouvoir aspirer à la suprême perfection ; renaître encore pour nous élever toujours plus haut, mais non pour déchoir, rétrograder, dégénérer, ainsi qu'on voudrait nous le faire accroire. L'incarnation de l'esprit dans l'animalité serait un retour à la métempsycose, que le spiritisme condamne, et que détruit la grande loi de la réincarnation.

Il est donc faux de prétendre (1) :

[On admet généralement que le passage peut avoir lieu de l'animal à l'homme, il n'y a aucune raison pour qu'il ne puisse s'opérer en sens inverse, c'est-à-dire de l'homme à l'animal.]

Rien ne prouve que nous ayons passé par la filière animale pour arriver à l'humanité ; il y a, entre les deux, solution de continuité et le fameux

1. Les citations des théories que nous devons rejeter sont placées entre parenthèses [...]; celles qui se trouvent entre guillemets «...» sont la reproduction exacte de l'enseignement d'Allan Kardec.

H. S.

anthropopithèque de M. Gabriel Mortillet ne saurait combler cette lacune.

Si le spiritisme nous enseignait un tel point de départ, je serais, personnellement, d'autant plus disposé à l'admettre que, dès novembre 1860, j'ai obtenu la communication suivante, dont le style lapidaire est resté gravé dans ma mémoire :

Adieu pierre, tu seras fleur.
Adieu fleur, tu seras colombe.
Adieu colombe, tu seras femme.
Et toi femme, deviens un ange.

J'aurais donc été tout préparé à accepter la théorie du transformisme, si je n'avais connu, sur ce point, l'enseignement d'Allan Kardec qui nous dit, *Livres des Esprits*, page 263 :

« Le point de départ de l'Esprit est une de ces questions qui tiennent au « principe des choses, et sont le secret de Dieu. Il n'est pas donné à l'homme « de les connaître d'une manière absolue, et il ne peut faire, à cet égard, « que des suppositions, bâtir des systèmes plus ou moins probables. Les « Esprits eux-mêmes sont loin de tout connaître ; sur ce qu'ils ne savent « pas ils peuvent aussi avoir des opinions personnelles plus ou moins sen- « sées.

« C'est ainsi, par exemple, que tous ne pensent pas de même au sujet des « rapports qui existent entre l'homme et les animaux. Selon quelques-uns, « l'Esprit n'arrive à la période humaine qu'après s'être élaboré et indivi- « dualisé dans les différents degrés des êtres inférieurs de la création. Se- « lon d'autres, l'Esprit de l'homme aurait toujours appartenu à la race hu- « maine, sans passer par la filière animale. Le premier de ces systèmes a « l'avantage de donner un but à l'avenir des animaux qui formeraient ainsi « le premier anneau de la chaîne des êtres pensants ; le second est plus « conforme à la dignité de l'homme et peut se résumer ainsi qu'il suit : « ... Au point de vue physique, il forme évidemment un anneau de la « chaîne des êtres vivants ; mais au point de vue moral entre l'animal et « l'homme, il y a solution de continuité ; l'homme possède en propre l'âme « ou Esprit, étincelle divine qui lui donne le sens moral et une portée intel- « lectuelle qui manquent aux animaux ; c'est en lui l'être principal, préexis- « tant et survivant au corps en conservant son individualité. Quelle est l'o- « rigine de l'Esprit ? où est son point de départ ? se forme-t-il du principe « intelligent individualisé ? C'est là un mystère qu'il serait inutile de cher- « cher à pénétrer, et sur lequel, comme nous l'avons dit, on ne peut que « bâtir des systèmes. Ce qui est constant, et ce qui ressort à la fois du rai- « sonnement et de l'expérience, c'est la survivance de l'Esprit, la conserva- « tion de son individualité après la mort, sa faculté progressive, son état

« heureux ou malheureux proportionné à son avancement dans la voie du « bien, et toutes les vérités morales qui sont la conséquence de ce principe. « Quant aux rapports mystérieux qui existent entre l'homme et les ani- « maux, c'est là, nous le répétons, le secret du Dieu, comme beaucoup « d'autres choses, dont la connaissance actuelle n'importe point à notre « avancement, et sur lesquelles il serait inutile de s'appesantir. »

C'est donc un point établi, la Doctrine spirite n'admet pas que nous procédions directement de l'animalité ; à plus forte raison condamne-t-elle un retour, une chute possible dans le corps des animaux puisqu'elle n'accepte même pas le retour à *l'état de nature*, c'est-à-dire au début de la Vie de l'Esprit. Elle nous dit en effet : « N° 778. L'homme peut-il rétrograder vers « l'état de nature ? — Non, l'homme doit progresser sans cesse, et il ne peut « retourner à l'état d'enfance. S'il progresse, c'est que Dieu le veut ainsi ; « penser qu'il peut rétrograder vers sa condition primitive serait nier la loi du « progrès. »

On ne saurait dans cette condamnation être plus explicite que l'est la Doctrine Spirite au n° 612 :

« L'Esprit qui a animé le corps d'un homme pourrait-il s'incarner dans un « animal ? »

« Ce serait rétrograder et l'Esprit ne rétrograde pas. Le fleuve ne remonte « pas à sa source. »

La question est donc tranchée d'une manière péremptoire et définitive. La réincarnation c'est la marche à l'étoile vers le progrès indéfini. La métempsycose c'est la supposition d'une chute impossible dans l'animalité ; cette dernière est donc en désaveu absolu avec l'enseignement d'Allan Kardec et nous devons tenir pour spécieux et les repousser les arguments suivants :

[P. 625. Du moment que nous admettons, pour des raisons déjà données, l'éternité de l'esprit, nous devons admettre, par voie de conséquence, son passage dans plusieurs corps, ce qui d'ailleurs s'accorde avec bien des faits d'observation et les explique sans être en contradiction formelle avec aucun. Parmi nos existences matérielles antérieures nous pouvons en compter plusieurs chez les animaux.]

[P. 691. Serait-il plus étonnant que dans une prochaine existence un Lacombe, un Bonnot, un Garnier, un Carrouy et d'autres de même acabit consentent *on soient contraints à venir traîner de lourds tombereaux dans les rues de Paris ou d'ailleurs pour effacer leurs crimes* et se débarrasser des instincts pervers qui les ont portés à commettre leurs forfaits. Il n'y a rien de plus lourd à porter que le poids d'une faute.]

[P. 695. Serait-il contraire au bon sens, à la saine équité que ceux qui se livrent par plaisir à la férocité et *se réjouissent du sang qu'ils répandent* vien-

nent pendant quelque temps alimenter nos boucheries en retournant à la vie? Et la perspective d'un tel avenir ne serait-elle pas le meilleur frein à leurs abominables entraînements ? Pense-t-on que leurs instincts sanguinaires puissent disparaître d'une autre façon alors que, dans la presque généralité des cas, les mauvais penchants s'aggravent au lieu de s'atténuer ? Celui qui est en voie de progrès, continue à progresser ; Celui qui est impur se souille de plus en plus. Telle est la remarque de l'Evangile et les faits la confirment pleinement. Mais il faut pousser plus loin, voir si le mal est sans remède ; s'il n'y a pas un point d'arrêt et en quoi il consiste ? *Et ce point d'arrêt nous l'avons dit : c'est la vie animale.*]

Dieu serait bien à court de moyens, s'il n'en avait pas d'autres ; et qui nous dit que les affreux gredins, mis en cause, n'étaient pas des fourvoyés, des présomptueux, venus trop tôt d'un monde plus bas, ou même d'une race terrestre où l'anthropophagie est chose naturelle ; les mangeurs de chair humaine ne sont pas moins intelligents, ni moins rusés pour cela, et il n'est nul besoin pour les faire progresser, de les envoyer dans l'animalité dont ils rapporteraient les tares à leur retour ; il suffit, pour trouver le remède, de nous reporter à la page 18 *du Spiritisme à sa plus simple expression* où nous y voyons :

« N° 18. — Il y a des mondes appropriés aux différents degrés d'avance-« ment des Esprits et où l'existence corporelle se trouve dans des conditions « très différentes. Moins l'Esprit est avancé, plus les corps qu'il revêt sont « lourds et matériels, à mesure qu'il se purifie, il passe dans des mondes « supérieurs moralement et physiquement. La Terre n'est ni le premier « ni le dernier, mais un des plus arriérés.

« N° 19. Les Esprits coupables sont incarnés dans les mondes les moins « avancés, où ils expient leurs fautes par les tribulations de la vie maté-« rielle. Ces mondes sont pour eux de véritables purgatoires, mais d'où il « dépend d'eux de sortir en travaillant à leur avancement moral. La Terre « est un de ces mondes.

« N° 21. Les Esprits, en s'incarnant, apportent avec eux ce qu'ils ont ac-« quis dans leurs existences précédentes ; c'est la raison pour laquelle les « hommes montrent instinctivement des aptitudes spéciales, des penchants « bons ou mauvais qui semblent innés en eux.

« Les mauvais penchants naturels sont les restes des imperfections de « l'Esprit, et dont il ne s'est pas entièrement dépouillé, ce sont aussi un in-« dice des fautes qu'il a commises, et le véritable péché originel. A chaque « existence il doit se laver de quelques impuretés. »

Il n'est donc nul besoin d'une chute dans l'animalité pour corriger les natures perverses ; il suffit de les ramener dans leur monde spécial, lorsqu'ils s'en sont évadés, trop tôt, pour un monde trop élevé pour eux. Il y a des

mondes plus inférieurs encore que le nôtre, sur l'échelle de la perfection, où ces scélérats seraient mieux à leur place ; plutôt que de nous condamner, pour leur punition, à une sorte d'anthropophagie morale.

Si l'auteur de cette hypothèse avait envisagé, non pas la vie actuelle seulement, mais l'ensemble des vies successives et des vies précédentes, il ne fût pas tombé dans cette erreur d'une régression possible et même nécessaire à son système. Que savons-nous des mondes inférieurs à la Terre ? Rien. Que savons-nous des êtres qui les habitent ? Rien. Rien. Restons sur notre Terre, un Huron, un Iroquois, un habitant de la nouvelle Zélande ou de la Polynésie, qui se réincarnerait brusquement chez nous serait en progrès en se bornant à tuer ses victimes pour les voler, au lieu de les tuer pour les manger. Tel qui semble déchoir dans cette vie, reste encore en progrès sur l'existence précédente ; il est venu trop tôt dans un monde pour lequel il n'était pas prêt ; et ce n'est pas un retour à l'animalité, c'est-à-dire à l'inconscience, qui le rendrait meilleur. Ne médisons pas de l'œuvre du Créateur puisque nous n'en connaissons pas les desseins. Attendons de comprendre avant de vouloir juger. La question est jugée, et irrévocablement condamnée, passons à un autre point.

Car nous n'en avons pas fini avec nos recherches, dans cette discussion, si féconde en thèses et en hypothèses contraires à la Doctrine Spirite, qui, nous venons de le voir, nous enseigne que la souffrance est un moyen de nous perfectionner, et de réparer nos torts vis-à-vis d'autrui et de nous-mêmes. Nous pouvons apprécier, comme il le mérite, le raisonnement suivant et en repousser la thèse perfide.

[P. 628. On attribue généralement à la souffrance le pouvoir de modifier notre conduite, nos déterminations. C'est là une erreur partagée par presque tout le monde et fort préjudiciable car elle nous rend cruels ; elle nous fait commettre des actes blâmables ; elle nous porte à négliger des moyens plus sûrs et plus honnêtes pour arriver à nos fins. On ne saurait trop la combattre car elle est nuisible à tous les points de vue.]

Notre auteur, heureusement, et il le reconnaît, est à peu près seul de son avis, aussi contraire que les précédents à l'enseignement spirite ; en voici une nouvelle preuve : *Le Spiritisme à sa plus simple expression.*

« N° 17. L'Esprit coupable est puni par les souffrances morales dans le « monde des Esprits, et par des peines physiques dans la vie corporelle. « Ses afflictions sont la conséquence de ses fautes, c'est-à-dire de son infraction à la loi de Dieu ; de sorte qu'ils sont à la fois une expiation du passé « et une épreuve pour l'avenir : c'est ainsi que l'orgueilleux peut avoir une « existence d'humiliation, le tyran une de servitude, le mauvais riche une « de misère. »

La contradiction ne saurait être plus complète.

Dans une prochaine étude nous nous occuperons de la question de l'âme et du périsprit qui nous réserveront aussi quelques surprises.

HENRI SAUSSE.

Des causes de la Lenteur de l'Evolution Morale de la Société

SES EFFETS. — LE REMÈDE (*Suite et fin*).

Je vais maintenant m'adresser aux savants qui ont étudié et reconnu la réalité des phénomènes, mais qui sans rejeter l'intervention des Esprits désincarnés ont ajourné leurs déclarations à cet égard.

Leur nombre se restreint car bien des savants comme le Dr Richet qui ont été longtemps dans ce cas obéissent à l'évidence qui les entraîne dans la 4e catégorie.

Je me bornerai pour ces savants à deux noms, ce sont ceux qui ont fait sur la question les travaux les plus importants, et j'ajoute éclatants.

De plus, ce sont ceux qui par leur situation dans le monde savant et dans celui des lettres sont les plus propres à entraîner à leur suite le plus grand nombre.

Ce sont: 1° le savant William Crookes en Angleterre, membre de la Société royale qui a fait de grandes découvertes, parmi lesquelles la matière radiante et qui est peut-être le plus grand savant de science pure du siècle.

2° M. Camille Flammarion, le célèbre astronome qui joint à sa science le talent d'un écrivain attrayant et charmeur qui en a fait le plus brillant vulgarisateur du siècle.

Mais avant de m'adresser à ces deux sommités, je veux citer la déclaration qu'a fait à William Crookes son ami Varley (déjà cité) avant de déclarer publiquement son adhésion aux rôles des Esprits désincarnés, car elle expose d'une façon très lucide, la cause qui retient beaucoup de savants à donner leur adhésion, la voici :

« Je ne peux pas trouver de réponse aux faits que vous exposez. Et c'est une chose curieuse que, même moi, quelque tendance et quelque désir que j'aie de croire au spiritualisme, quelle que soit ma foi en votre puissance d'observation, et en votre parfaite sincérité, j'éprouve comme un besoin de voir par moi-même, et il m'est tout à fait pénible de penser que j'ai besoin de beaucoup de preuves : Je dis pénible parce que je vois qu'il n'est pas de raison qui puisse convaincre un homme, à moins que le fait ne se répète si souvent, qu'alors l'impression semble devenir un habitude de l'esprit, une vieille

connaissance, une chose connue depuis si longtemps, qu'il ne peut plus douter. C'est un des côtés curieux de l'esprit humain et les hommes de science les possèdent à un haut degré plus que les autres, je crois. C'est pour cela que nous ne devons pas dire toujours qu'un homme est déloyal parce qu'il résiste longtemps à l'évidence. Le vieux mur des croyances doit être démoli à force de coups. »

Il serait bien impossible de mieux caractériser l'état d'esprit de la plupart des intellectuels en face de cette question.

Il serait très curieux de mettre en regard la belle préface que M. Flammarion a écrit en tête de son livre : *Les forces naturelles iconnues*, ce serait trop long. Je veux seulement en citer un passage (page 36).

« Remarquons ici qu'il y a très peu d'hommes — et surtout de femmes — dont l'esprit soit complètement libre, en état d'accepter sans aucune idée préconçue, des faits inexpliqués... Il n'y a peut-être un être humain sur cent qui soit capable d'enregistrer simplement, librement, exactemen comme un appareil de photographe une impression nouvelle. L'indépendance absolue et très rare dans l'espèce humaine, un seul fait bien observé, lors même qu'il contredit les données ayant cours, a plus de valeurs que toutes les hypothèses.

Il me reste maintenant à analyser rapidement les travaux, les expériences de MM. W. Crookes et C. Flammarion.

Il a été donné à M. W. Crookes d'observer les faits les plus extraordinaires, pour nous qui ne connaissons que le monde physique, avec deux grands médiums : M. Home et Mlle Fox.

Il a observé des phénomènes que l'intervention des Esprits explique complètement et que certainement rien d'autre ne peut expliquer. Les plus frappants sont les matérialisations de Katie King, l'esprit d'une personne qui vécut jadis dans l'Inde, qui est venu se montrer à lui, qu'il a photographié, qu'il a palpé, ausculté, absolument comme une personne de ce monde.

Sans doute, M. Crookes n'a pas connu Katie King vivant en ce monde ; mais il n'en a pas moins examiné un esprit matérialisé devant lui qui avait tous les attributs d'un vivant.

L'explication donnée par Katie elle-même est la seule plausible, et M. Crookes doit connaître le cas de personnes déjà nombreuses qui sont décédées récemment ; connues de beaucoup de monde, qui sont venues à l'état d'Esprits se faire photographier près de leurs parents ou amis, et dont les photographies d'Esprit ont une ressemblance frappante avec leur photographie de vivants. Je ne me permettrai pas de présenter à M. Crookes autre chose qu'une observation respectueuse, mais enfin il me semble que l'exemple si frappant, si complet de Katie venant ensuite, devrait rappeler le rôle des Esprits dans ces conditions exceptionnelles rapportées par M. Crookes avec

toutes les minutieuses précautions qu'il a prises, rôle qu'Aksakoff et Wallace n'ont pas hésité à proclamer.

M. Crookes a été en butte aux mille tracasseries du monde intellectuel de Londres, il a tenu tête à l'orage, et avec un grand courage, il a affirmé hautement et énergiquement la réalité des phénomènes observés envers et contre tous, selon moi sa victoire serait complète s'il pouvait affirmer sa conviction du rôle des Esprits désincarnés, dans les phénomènes qu'il a observés.

M. Flammarion a expérimenté avec plusieurs médiums et notamment avec Mme Paladino dont il a analysé les nombreux phénomènes. Mais il a surtout publié deux livres très remarquables dont j'ai parlé déjà.

Nous avons caractérisé sa pensée dans la préface du dernier paru : *Les Forces naturelles inconnues.* M. Flammarion expose des faits innombrables dont la nomenclature a certainement convaincu beaucoup de ses lecteurs qui sont venus au spiritisme.

Mais lui, tout en montrant sa sympathie pour la doctrine spirite, reste esclave de la méthode expérimentale et réserve sa conclusion.

Je me permets de lui faire remarquer respectueusement que cette méthode expérimentale, il la pratique tout le temps, d'abord en rapportant les expériences de Crookes et de Wallace avec les conclusions de ce dernier sur le rôle des Esprits désincarnés — de même pour celle de Varley — d'Aksakoff.

Enfin, plus près de lui il rapporte des faits : 1° de la Société psychique de Nancy dans laquelle sur sept faits, cinq sont susceptibles de recevoir la solution par les Esprits.

Puis il rapporte les expériences de deux personnes douées de facultés médianimiques, d'une honorabilité excluant toute fourberie, d'une valeur intellectuelle qui assure la bonne observation des faits, MM. Castex-Desgranges et Goupil. Nous allons examiner ces faits très concluants.

M. Castex-Desgranges qui est, à ce que je vois, un médium écrivain très remarquable, donne à M. Flammarion neuf faits qu'il qualifie de stupéfiants (je rappelle particulièrement celui d'une dame recevant de l'Esprit de son père une verte semonce tout à fait méritée) tous ces faits s'expliquent de la façon la plus simple et normale par le rôle des Esprits, M. Castex-Desgranges le déclare, mais cherche d'autres explications qu'il trouve impossibles, et c'est pour éviter de reconnaître ce rôle, qu'il a cessé ces expériences plutôt que de l'admettre. Et pourtant ajoute-t-il, cela expliquerait merveilleusement beaucoup de questions qui restent obscures et incompréhensibles dans l'histoire de l'humanité.

Je fais remarquer à M. Flammarion que son honorable correspondant répond complètement au travers qu'il reproche aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humanité, à la page 36 de son livre.

Les observations que présente ensuite M. Goupil sont analogues, il observe

de nombreux phénomènes et c'est toujours de même : un certain nombre ne répondent pas à la théorie spirite, beaucoup ne peuvent pas s'expliquer sans elle.

Mais devant l'horreur de la conclusion spirite, il s'arrête.

Je rappellerai encore le cas des deux bonnes d'Alfred de Musset mourant qui entendent tinter sur un simple geste de leur maître impuissant à atteindre le cordon ; comme cela ne peut être de l'hallucination, qu'est-ce?

Je termine en disant à M. Flammarion : vous avez la confiance avec l'admiration de tous les intellectuels de France qui ne sont pas aveuglés par les idées des catholiques Romains, un mot de vous les amène à la Doctrine spirite, et vous avez exposé mieux que personne les conséquences de cette adhésion générale ; c'est parce que vous êtes esclave de la méthode expérimentale, que tout vous convie à la conclusion spirite, que vous avez si bien et si brillamment servi dans vos livres.

Une dernière observation à ce grand écrivain : contrairement à ce que disent beaucoup d'hommes superficiels, je vous dis :

Vous avez brillamment démontré l'existence de Dieu, vous croyez à l'existence, à l'immortalité de l'âme, cette âme conserve nécessairement son individualité ; non seulement il n'est pas étonnant qu'elle se manifeste aux vivants, mais il serait déconcertant, stupéfiant, contraire à la bonté de Dieu, que vous avez si justement vanté, qu'elle ne pût le faire. Cette manifestation me paraît être le fait le plus naturel du monde, seulement voilà, il n'est pas encore dans les habitudes. C'est le bienfait nécessaire de Dieu dont vous avez démontré l'existence.

Conclusion

Je n'ai pas la naïveté de croire que le spiritisme reconnu va agir avec la rapidité d'une baguette de fée, mais je dis que l'évolution que tout esprit sérieux reconnaît nécessaire ne peut commencer qu'après cette reconnaissance, et si elle doit être longue, raison de plus pour en hâter le commencement Dès lors, parlant au nom de la science et non plus au nom de la religion, nous pourrons exiger dans nos écoles des manuels de morale arrêtant le flot montant du Matérialisme et ce sera un premier résultat.

Il est néfaste de voir la Jeunesse Française élevée dans nos écoles, sans y trouver jamais l'idée de l'existence de Dieu, et la conscience de son âme immortelle.

Ces vérités étant devenues scientifiques, je vois dans l'avenir à la tribune de la Chambre, un député demandant au nom de la science (et non plus de la religion) qu'elles soient enseignées dans l'école, au même titre qu'un théorème de géométrie ou de physique ; et il serait heureux de voir un jour cette question primordiale devenir une *plate-forme électorale*.

Ce jour-là, la France enlisée dans une indifférence mortelle, reprendrait enfin conscience de son rôle ; et ce serait la fin du matérialisme officiel.

Là est le salut et les savants qui comme MM. Crookes et Flammarion tiennent dans leurs mains puissantes l'opinion en face de ces vérités, ont une grande responsabilité.

Qu'ils la méditent.

R.-H.-Y d'A.

PENSÉES

I

Voici l'été, avec ses longues journées ensoleillées et ses nuits tièdes et parfumées. La Nature longtemps endormie s'est réveillée sous le souffle du printemps et se pare de ses plus beaux atours.

Les prés sont fleuris, les arbres ont mis leur superbe parure de feuillages, et, dans le ciel pur, où passent des bandes d'oiseaux égrenant joyeusement leurs chants d'amour, le soleil brille de son plus vif éclat.

En cette belle saison après les journées chaudes, combien l'on aime errer dans les bois au crépuscule du soir, au hasard des chemins. A cette heure tranquille où tout se tait, promeneurs solitaires admirez les splendeurs du couchant ; rentrez en vous-mêmes et, délaissant un instant vos préoccupations, laissez-vous pénétrer par le charme infini qui se dégage de la Nature.

Dites-vous ceci, chacun des points brillants qui s'allume au firmament est une étoile, un soleil semblable au nôtre, entouré de tout un cortège de satellites sur lesquels la vie s'épanouit.

Pensez aux globes roulant dans l'infini des champs sidéraux, aux nébuleuses lointaines, agglomérations d'étoiles, aux comètes sillonnant l'espace, aux mondes inconnus dont les cieux sont parsemés.

Pensez aux distances énormes qui nous séparent des astres les plus proches, si lointains cependant puisque leur lumière met des années à nous parvenir !

Pensez aux êtres qui vivent sur tous les mondes, aux âmes dont l'effort est tendu sans cesse vers le mieux, aux peuples courbés sous le labeur, aux multitudes frémissantes dressées dans un même désir de progrès, aux esprits innombrables qui souffrent pour s'améliorer.

Enfin, pensez à Dieu, auteur de toutes choses.

De semblables contemplations, en élevant la pensée vers les cimes éternelles de la Vérité font paraître la vie plus douce et plus noble.

Plus douce, parce que l'idéal entrevu fait négliger les mille ennuis de

l'existence, ces petits riens si durs à supporter parfois, dont chaque journée est remplie.

Plus noble, parce que l'on comprend alors la véritable valeur de la vie, faite non pas pour satisfaire les désirs matériels, mais pour donner à l'âme la possibilité d'apprendre et de progresser.

Après avoir élevé ainsi son âme vers les beautés de l'Univers, on n'a plus qu'un regard de pitié pour tous les malheureux assoiffés de plaisirs et l'on se trouve rehaussé vis-à-vis d'eux.

Rehaussés certes et bienheureux car peu d'entre nous ont l'âme assez pure pour délaisser par moments les préoccupations de l'existence et se retremper au sein de l'infini.

Voyez le spectacle décourageant des villes et des campagnes. Partout les gens se pressent ; se bousculent, se précipitent, courant vers ce but illusoire et jamais atteint : jouir à tout prix. Malheureux qui du superflu font un nécessaire !

Demandez à chacun son idéal, la pensée directrice de sa vie, et vous serez désolé.

A l'artisan, dites, que pensez-vous de Dieu ?

Il vous répondra dédaigneusement :

— Dieu n'existe pas, c'est une utopie, un non-sens, une irréalité. Je n'ai pas plus besoin de lui que lui n'a besoin de moi. Je m'en passe très facilement. D'ailleurs, s'occupe-t-il de moi ? Nous nous ignorons mutuellement. Et puis s'il existait, ne prendrait-il pas un peu plus soin de ses créatures ?

N'entendrait-il pas monter vers lui les cris de détresse des naufragés de l'existence ? De toutes parts cependant monte un concert immense de lamentations et de blasphèmes, cris d'affamés, cris de désespoir, cris de haine poussés par tous les déshérités, épaves que l'océan humain rejette ! Et tous ces cris, toutes ces imprécations jetés vers le ciel, sont une injure pour votre Dieu incapable de secourir les malheureux tombés dans la misère.

Non ! votre Dieu n'existe pas, c'est un fantoche, un spectre inventé pour faire peur au peuple et le mettre à genoux devant les pontifes. Votre Dieu, entouré de flammes, toujours prêt à frapper, est grotesque à force d'être terrible, mais il ne nous impressionne plus.

Et puis, pourquoi laisse-t-il l'assassin côtoyer l'ange ? pourquoi permet-il au mal d'insulter le bien ? Son soleil éclaire également la demeure somptueuse du gredin enrichi et la masure sombre où le travailleur l'hiver meurt de froid et de misère. Pourquoi ? Dieu est-il donc injuste ?

Et pendant que le pauvre meurt de faim, que le malheureux se traîne lamentablement, le riche lui élève des autels dorés. Regardez tous ces temples ? Regardez toutes ces églises dressant vers le firmament leurs clochers superbes, insulte monstrueuse à l'humanité souffrante !

Que d'argent gaspillé à bâtir de si beaux édifices !

Ah ! si votre Dieu existait et qu'il soit juste, il devrait apparaître, se manifester aux peuples frémissants et demander compte de tant de dépenses inutiles. S'il existait, ces palais grandioses ne seraient plus depuis longtemps, et, monceaux de ruines, témoigneraient de sa colère vengeresse.

Mais les cieux restent toujours muets, et le peuple las d'attendre la justice d'en haut, finira un jour par se venger lui-même de tant d'affronts !

Ainsi parle l'artisan et son raisonnement, quoique sévère, est juste. Le luxe du riche l'incommode, lui qui peine constamment est jaloux de voir tant d'orgueilleux étaler leur fortune et la dissiper en frivolités.

Et son ressentiment contre ses semblables plus favorisés va plus haut que l'humanité, il atteint Dieu, et Dieu qui juge tout, qui connaît tout, Dieu qui a fait tous les hommes égaux et les a jetés dans la tourmente de la vie aussi bien armés les uns comme les autres, doit en être peiné.

N'accusons pas Dieu, il a accordé à chacun la liberté entière de se diriger comme bon lui semble et, s'il jetait le poids de son jugement dans la balance de la justice humaine, ce serait amoindrir cette liberté ! L'artisan aura son tour comme le riche. Inclinons-nous devant le destin. Le tombeau, comme le berceau, renferme en germe bien des existences et en récapitule beaucoup d'autres. Savons-nous ce que nous avons été auparavant ? S'il était donné à l'homme sur la terre de revoir ses vies successives il serait souvent effrayé de ses actes antérieurs.

Ne nous hâtons pas trop de condamner. Ne serait-ce pas une faveur d'être pauvre ? La douleur, le travail, forgent l'âme, la misère est une épreuve et la subir est une possibilité d'avancement moral.

Plaignons le riche attardé dans les plaisirs, sa vie de luxe sans but utile marque un temps d'arrêt pour son progrès. La richesse dans la main d'un jouisseur devient une arme terrible et mortelle pour lui-même ; ayant à sa disposition les moyens d'assouvir ses passions, il leur donne libre cours, pleurons sur ce malheureux ! la nuit monte peu à peu dans son âme.

***

Après avoir entendu l'artisan, écoutez maintenant le bourgeois aisé qui vit retiré dans un château, loin du bruit de la vie :

— Si je crois en Dieu ? Je ne le sais pas. Je n'ai besoin de rien, je ne lui demande rien. Nous devons donc être de bons amis. Ma vie est tranquille et calme. Adieu les villes tumultueuses ! Je n'ai rien à envier. Quand la mort viendra me prendre, je n'aurai qu'un seul regret, celui de quitter une si belle existence. Malgré cela je n'ai pas peur du trépas. Qu'il advienne de moi ce qu'il pourra. Si l'âme doit revivre, tant mieux ! Si tout meurt avec le corps, tant pis ! Je ne puis changer les lois de l'existence, on parle beau-

coup des morts, mais nous ne savons rien. Personne n'est jamais venu de l'autre côté de la tombe pour nous apporter la solution du grand problème.

Dieu existe-t-il ? Je ne veux faire aucun effort pour le savoir. D'ailleurs cet effort serait inutile. Laissons donc les métaphysiciens échafauder leurs rêves chimériques ! L'homme est peu de chose, mais il veut cependant tout savoir. Il est dans la vie comme au fond d'un précipice. Défense de monter! La réalité est en bas, mais l'inconnu est en haut. Dieu, âme, sont des mots creux. Ne nous attardons pas à les expliquer. Ce serait pure folie. La vie passe vite, profitons-en le plus possible.

Notre Crésus, ayant de quoi vivre heureux et tranquille, se préoccupe peu de Dieu. Il a la terre et les plaisirs. Il s'en contente. Il laisse le reste aux malheureux. Pour lui l'Univers est trop haut parce que son jugement est trop bas.

Mais ici-bas le bonheur et le malheur, la richesse et la pauvreté ont-ils donc comme commun aboutissant l'oubli du Créateur ?

Le cœur de l'homme est-il donc ainsi fait ? pas de reconnaissance pour le divin auteur de la Nature mais toujours la plainte et la rancune du pauvre et l'indifférence du riche ! Voilà la réponse du genre humain à Dieu.

Et cependant à tant d'ingratitude, il ne tient pas rancune. Calme et serein il ne dérange rien au cours régulier des astres. Les étoiles brillent toujours au ciel, la terre tourne toujours, le soleil la réchauffe toujours de ses rayons bienfaisants.

Elevons-nous donc au-dessus des erreurs, des préjugés, dédaignons les injures, les calomnies et contemplons Dieu dans ses œuvres, c'est-à-dire dans la Nature.

Plaignons le pauvre et pansons les blessures de son cœur mais plaignons surtout le riche attardé dans les plaisirs. Tous deux ont également à apprendre. Espérons en des jours meilleurs. Ne nous contentons pas seulement de souhaiter la Vérité. Travaillons ardemment à préparer son éclosion.

Le peuple demande la lumière, il veut connaître il veut savoir, il cherche. et quand il saura la Vérité, toute la Vérité, il comprendra Dieu.

(*A suivre.*) ÉMILE CAPLAT.

Contribution à l'étude des Correspondances croisées

DOCUMENTS NOUVEAUX

Conférence faite par le Dr Gustave GELEY

Ancien Interne des Hôpitaux de Lyon — Lauréat de la Faculté de Médecine

M. Camille Flammarion, président. — Je n'ai pas à vous présenter M. le Dr Geley. Il est connu depuis longtemps par ses œuvres dans l'ordre des sciences psychiques et vous êtes tous au courant de ses travaux anciens ou nouveaux. Un de ceux qui m'ont le plus frappé est celui relatif à la non-existence du temps. Le temps existe-t-il ? Qu'est-ce que le passé ? Qu'est-ce que l'avenir ? Problème et mystère.

M. le Dr Geley vous a un jour fait connaître un cas extraordinaire de prémonition ou de prédiction de l'avenir. C'était le jour de l'élection de M. Casimir Périer à la présidence de la République. M. Geley était alors étudiant à Lyon ; il se trouvait avec ses camarades préparant un examen. Tout d'un coup, l'un d'eux est frappé d'une idée qui l'obsède et qui l'empêche de travailler. Cette idée est celle-ci : M. Casimir Périer est élu président de la République par 451 voix. Or, ce jeune homme ne s'occupait pas de politique ; il fut lui-même très surpris de cette voix intérieure qui lui annonçait un fait semblable. Il en parla à ses amis qui lui répondirent : « De quoi t'occupes-tu là ? Tu ne fais pas de politique ! ». Ceci se passait le matin vers 9 ou 10 heures. La journée s'écoula ; les étudiants étaient réunis, à trois heures de l'après-midi, dans un café, pensant aux examens qu'ils étaient en train de subir, quand ils entendent au dehors un camelot vendeur de journaux crier : « Casimir Périer élu président de la République par 451 voix. »

Ainsi cet étudiant avait annoncé le matin un fait qui n'existait pas encore et que même personne ne pouvait prévoir, puisque le matin, à 9 heures, le Congrès n'était pas encore réuni et que Casimir Périer n'était même pas candidat. C'est là un des faits les plus extraordinaires de prémonition que je connaisse, et M. le Dr Geley est associé à ce fait remarquable.

Mais je ne veux pas retarder plus longtemps le plaisir que vous aurez à l'entendre et je lui donne la parole. (*Applaudissements.*)

M. le Dr Geley. — Je remercie infiniment M. Flammarion des paroles si aimables pour moi qu'il vient de prononcer. J'en suis d'autant plus flatté que j'ai toujours eu pour sa personne et pour son génie une véritable vénération. Comme savant, comme penseur, comme philosophe, M. Flammarion a joué un rôle prépondérant, un rôle unique dans l'évolution de la pensée contemporaine. (*Applaudissements.*) Je suis donc très honoré de le voir ce

soir présider ma modeste conférence et je le prie d'agréer l'expression de toute ma reconnaissance.

Conférence de M. le Dr GELEY

Mesdames, Messieurs,

Les documents inédits que je vais avoir l'honneur de soumettre à votre appréciation sont des observations de correspondances croisées. Ils ont été obtenus, d'une manière inattendue et spontanée, dans le courant de l'été dernier.

Par l'idée théorique et philosophique qui semble les avoir inspirés, ces documents présentent une évidente analogie avec les faits de « cross correspondance » recueillis par les psychistes anglo-américains. Ils en diffèrent profondément, toutefois, par la réalisation pratique. Au lieu de plusieurs gros volumes, ils ne forment qu'un tout petit recueil ; mais ce recueil, qui n'est d'ailleurs qu'un commencement, est d'une netteté et d'une clarté qui contrastent étrangement avec l'obscurité des récits auxquels nous étions habitués.

Il y a, entre les cas très simples dont je vais vous entretenir et les observations touffues de la « Society for psychical research », l'abîme psychologique qui sépare l'esprit septentrionnal de l'esprit français : le premier se complaisant volontiers aux recherches compliquées, aux symboles mystérieux, aux raisonnements subtils ; le second avide avant tout de précision et de clarté.

Il me semble indispensable, tout d'abord, de rappeler brièvement ce que sont les correspondances croisées et quels résultats elles ont donnés jusqu'à présent.

Ce mode de phénomènes a pris naissance, en Angleterre, après la mort de Myers. Les amis et les disciples de l'illustre métapsychiste ont été naturellement portés à rechercher et à trouver, dans ce nouveau genre de communications médianimiques, l'influence posthume de leur maître.

L'idée philosophique qui a inspiré les correspondances croisées ou dont elles se réclament est la suivante : éliminer, dans la mesure du possible, l'hypothèse télépathique comme explication des connaissances inattendues qui apparaissent dans les messages automatiques des médiums.

Dans ce but, les messages, au lieu d'être transmis intégralement à un seul médium, le sont par fragments à divers médiums, éloignés les uns des autres, n'ayant pas de rapports entre eux et parfois ne se connaissant pas. Les fragments de messages, isolés, sont plus ou moins incohérents et inintelligibles ; mais, rapprochés les uns des autres, ils forment un ensemble plus ou moins clair et homogène.

On serait dès lors autorisé à conclure que l'intelligence dont ils émanent est autonome et distincte à la fois des médiums et des expérimentateurs, puisque l'initiative des « cross correspondences » ne vient ni des uns ni des autres, et puisque la nature et le contenu des messages leur demeurent une énigme tant qu'ils n'ont pas réussi à en réunir et coordonner les fragments épars ?

L'idée est évidemment ingénieuse et intéressante. Nous discuterons tout à l'heure dans quelle mesure elle réalise le but avéré d'exclure l'hypothèse télépathique. Voyons d'abord ce qu'elle a donné dans la pratique.

Les faits de correspondances croisées recueillis et analysés par les psychistes anglo-américains sont extrêmement nombreux. Pour les connaître, il est nécessaire de compulser des volumes entiers des « proceedings ».

La caractéristique de ces phénomènes est la suivante : ils ne sont jamais simples, ni élémentaires. Les messages représentant les « cross correspondences » forment de véritables rébus métapsychiques. Tantôt ils sont pleins, comme le dit Sir Oliver Lodge, d'obscures allusions classiques, ne pouvant être interprétées que par des érudits; tantôt ils sont donnés sous une forme symbolique, dont la compréhension, très difficile, peut prêter à équivoque.

Permettez-moi de rappeler simplement à votre souvenir, à titre d'exemple, deux des principaux cas relatés dans les proceedings.

Voici d'abord un cas relativement simple, le cas Forbes. Un médium anglais, M^me^ Forbes, recevait des communications provenant soi-disant de son fils décédé. Un jour, le communicateur lui annonça sa volonté de chercher un autre médium pour confirmer son identité. Le même jour, en effet, M^me^ Verrall écrivit un message symbolique dans lequel il était question d'un pin planté dans un jardin. La communication était signée d'une épée et d'un clairon suspendu. Or, cette dernière figure faisait partie de l'écusson du régiment auquel avait appartenu le fils Forbes, et M^me^ Forbes avait dans son jardin quelques pins provenant de graines envoyées par son fils. Ces faits étaient inconnus de M^me^ Verrall.

Le cas suivant est beaucoup plus compliqué. Il est dû à la collaboration de trois médiums : M^me^ Piper, alors à Londres, M^me^ Holland, alors dans l'Inde, et M^me^ Verrall, à Cambridge. Les trois messages furent reçus le même jour. Celui de M^me^ Piper ne contient que ces mots : « Lumière dans l'Ouest », ce qui, isolément, ne veut rien dire. Celui de M^me^ Holland contient la phrase suivante : « Vous rappelez-vous ce ciel exquis lorsque, pendant le crépuscule, l'orient devient aussi beau et aussi richement coloré que l'occident? Marthe devient comme Marie et Léah comme Rachel. »

Quant à M^me^ Verral, elle écrivit un message obscur contenant l'indication que M. Piddington, le psychiste anglais bien connu, saurait le comprendre. La phrase capitale du message est un passage tronqué d'un poème de Ten-

nyson. En se reportant au passage en question, on trouve les vers suivants, dont l'idée concorde avec l'écrit de Mme Holland :

Rougeur de l'ouest à l'est
Rougeur de l'est à l'ouest
Jusqu'à ce que l'ouest soit l'est
Rougeur jusqu'à l'ouest.

En somme, l'idée essentielle de cette correspondance croisée, si correspondance croisée il y a, est la conception philosophique de l'identification des contraires. Cette idée, au lieu d'être exprimée simplement, l'est d'une manière symbolique et, au lieu d'apparaître à la première lecture, elle doit être devinée d'après des allusions littéraires au Dante et à Tennyson.

Le documents de ce genre, réunis par la Société d'études psychiques anglaise, sont tous du même ordre.

Les conclusions que tirent les psychistes anglo-américains de leurs études sur les correspondances croisées sont les suivantes :

Les « cross correspondences » ne sauraient être attribuées à de simples coïncidences, car elles sont trop nombreuses et leurs rapports trop bien établis, pour ne relever que du hasard. D'autre part, elles révèlent visiblement une intention directrice. Cette intention ressort du texte même du message et, dans quelques cas, d'avis préalables donnés par le communicateur.

Enfin, la télépathie est insuffisante à les expliquer. Il semble logique d'admettre l'action d'une intelligence directrice, indépendante des expérimentateurs et des médiums.

Ces conclusions sont loin d'avoir reçu l'approbation de tous les métapsychistes. Les uns, tout en considérant comme réel le fait des communications croisées, persistent à les expliquer par la télépathie ; les autres vont jusqu'à nier l'existence même du phénomène.

Parmi ces derniers figure au premier rang le Dr Maxwell, l'éminent auteur des « Phénomènes Psychiques ». Le Dr Maxwell a eu la patience d'étudier et d'analyser tous les documents anglo-américains, et il a publié l'an dernier dans les proceedings, le résultat de ses recherches.

D'après lui, la réalité des « cross correspondences » n'est pas établie. Il considère comme de simples coïncidences les rapports invoqués entre les messages et comme de pures fantaisies les interprétations données des symboles et des allusions obscures.

Les psychistes visés, tels que M. Piddington, Mmes Verrall et Johnson, ont répondu avec habileté. S'ils cèdent au Dr Maxwell sur quelques points de détail, ils persistent néanmoins dans leurs conclusions d'ensemble.

Sans vouloir ni pouvoir prendre parti dans cette très intéressante contre-

verse, je me permettrai une simple observation : pour qu'un psychiste aussi documenté et en même temps aussi consciencieux et aussi avisé que le Dr Maxwell soit arrivé à dénier toute valeur aux expériences anglaises, il faut bien, pour le moins, que la méthode qui a présidé à ces expériences ait quelque chose de défectueux. C'est, en effet, ce que chacun, même sans études spéciales, est à même de constater.

Si l'authenticité même des correspondances croisées a pu être mise en doute c'est à cause de leur complication et de leur obscurité.

Mais, répondent les psychistes anglais, cette complication, cette obscurité sont voulues et systématiques. Elles ont pour but d'éliminer mieux les hypothèses d'action télépathique ou d'action psychique subconsciente des médiums. En effet, disent-ils, plus les rapports entre les messages dénotent de subtilité, plus ils offrent de difficultés de compréhension, plus ils impliquent de connaissances étendues et variées, mieux ils imposent la notion d'une intelligence directrice extrinsèque et supérieure.

Ce raisonnement est spécieux. Mais pour offrir une base ferme de discussion, il devrait, avant tout et pour le moins, être appuyé sur quelques expériences élémentaires, simples et précises, mettant hors de doute le phénomène lui-même.

Il est clair que, si ces expériences probantes existaient, la question mériterait d'être entièrement reprise, et que les discussions d'ordre scientifique et philosophique sur les « cross correspondences » prendraient immédiatement une tournure différente et une plus grande ampleur.

Or, Mesdames et Messieurs, si je me suis permis de faire ce soir appel à votre bienveillante attention, c'est précisément parce que je crois être à même de vous soumettre un certain nombre de faits d'une grande simplicité et d'une netteté absolument indiscutable.

Je dois la connaissance de ces faits à une personnalité bien connue du monde psychique : Mme de W... Ils ont été obtenus tout à fait spontanément sans être cherchés ni désirés.

Les personnes qui figurent dans les expériences que je vais vous exposer sont les suivantes :

D'abord Mme de W..., Mlle de W... est une spirite convaincue. Mais son enthousiasme ne compromet en rien son esprit critique. Son dévouement et son zèle éclairé pour tout ce qui touche à nos études ne perdent pas une occasion de s'affirmer. Sa contribution actuelle à la question des correspondances croisées mérite, nous le verrons, les remerciements de tous les psychistes, quelle que soit d'ailleurs leur opinion sur la genèse de ces correspondances.

Mme de W..., qui n'est pas médium elle-même, a fait ses expériences avec deux sujets qui désirent n'être pas connus pour des raisons personnelles. Je

les désignerai sous les initiales de Mme T... et de Mlle R... Mme T... se trouvait à Paris auprès de Mme de W... Mlle R... était en villégiature au bord de la mer, à Wimereux. Toutes deux sont médiums écrivains. De plus, Mme T... s'est révélée voyante ; nous la verrons décrire avec exactitude des scènes éloignées qu'elle ignorait. Pendant les séances, elle déclare apercevoir les personnalités médianimiques sous forme de « lumières ».

Les personnalités médianimiques sont au nombre de trois : la principale est désignée sous le nom de Roudolphe. Roudolphe est l'initiateur et l'organisateur des phénomènes. Il se dit aidé par une autre personnalité, qui ne joue d'ailleurs qu'un rôle muet et qui est désignée sous le nom de Charles. Enfin une troisième personnalité, appelée Émilie, se manifeste dans un seul cas.

Le récit de Mme de W... est fait d'après des notes très complètes prises à chaque séance. Je vais vous le donner, tel qu'elle me l'a confié, en abrégeant seulement quelques passages superflus des messages. Je respecterai la terminologie spirite, bien qu'elle heurte parfois nos habitudes de penser. C'est ainsi que les personnalités nous parlent çà et là de fluides, de « réseaux fluidiques » établis entre les médiums. On comprend mal, du moins dans l'état actuel de nos connaissances, ce que peut être un réseau fluidique. Mais peu importe ; cette sorte d'explication technique n'a évidemment que la valeur qu'on veut bien lui attribuer. Ce qui est important, par contre, ce sont les faits eux-mêmes. Ce sont les faits seuls que je tâcherai de commenter logiquement.

Voici d'abord le récit de Mme de W... :

EXPÉRIENCES DE WIMEREUX

Le 7 août 1913, mon cher médium, Mlle R... m'annonce, avant de prendre son crayon, qu'elle va partir pour passer trois semaines au bord de la mer, à Wimereux. Je ne lui cache pas mon chagrin. Nous nous mettons à écrire, et notre ami habituel, Roudolphe, vient nous consoler en disant : « *Il faut, durant ces semaines de solitude, développer Mme T... en vision. Tâchez de lui faire décrire le pays et la maison où sera Mlle R... Celle-ci prendra le crayon à l'heure où vous ferez vos séances obscures et j'irai des unes à l'autre* » (1).

Je ne dis pas un mot de cette communication à Mme T..., qui ne revoit pas Mlle R..., laquelle part le lendemain matin.

Ce même lendemain, 8 août, à 10 heures du soir, je me mets en séance

1. Ces séances obscures sont les séances pendant lesquelles je m'efforce d'arriver à voir les lumières de mes deux amis, que Mme T... voit, elle, fort bien. Ces séances avaient lieu le mardi et le vendredi soir, à 10 h. 1/2.

(*Note de Mme de W...*)

obscure, très peu gaie et ne croyant guère à une réussite. Je suis donc fort étonnée quand Mme T... qui, depuis deux ans que nos séances durent, n'avait jamais vu que, quelquefois, les arbres de l'avenue derrière persiennes et rideaux fermés, dit : « Oh ! je vois une maison avec de l'eau devant ». Je lui réponds : « Il n'y a pourtant ni maison, ni eau derrière la fenêtre ». Et elle reprend : « Cette eau, ce n'est pas un canal... c'est plus large que la Seine... c'est la mer ! »

Je lui fais décrire la maison — description vérifiée, ultérieurement, exacte jusque dans ses moindres détails — et tout à coup, elle dit : « Au troisième étage, je vois une dame qui écrit. Oh ! voilà une des deux lumières qui va vers cette maison... » Un instant après, elle ne voit plus rien.

(Cette première séance peut n'être considérée que comme une amorce aux phénomènes qui, dès la séance suivante, vont prendre un grand intérêt. Il est à noter qu'il n'est pas question de correspondances croisées, mais seulement de voyance. De fait, les correspondances croisées vont n'apparaître que plus tard d'une manière absolument imprévue. J'appelle votre attention sur ce fait dont nous verrons tout à l'heure l'importance.

Je reprends le récit de Mme de W...) :

A la séance obscure du 12 août suivant, Mme T..., qui ne sait toujours rien de la communication venue avec Mlle R..., dit tout de suite en commençant : « Il n'y a là qu'une lumière ! » (Jusqu'alors, et depuis deux ans, toujours les deux lumières de mes deux amis étaient venues ensemble.) Puis, elle fait la même description qu'à la séance précédente, voyant de nouveau écrire Mlle R... que, cette fois, elle reconnaît. Mais, soudain, elle est prise d'un accès de toux qui m'agace beaucoup, car cela fait trembler le canapé sur lequel nous sommes assises, et je me dis que tout peut être perturbé par cet incident. La séance, en effet, prend fin par le départ de la lumière présente. Il était, du reste, déjà près de minuit.

Le lendemain, mercredi, dans la journée, je reçois de Wimereux une lettre de Mlle R..., datée du matin, et contenant la communication suivante, écrite par elle pendant notre séance obscure du soir précédent :

« *Me voici, chère amie* (il s'adresse à moi comme dans nos causeries habituelles) *c'est moi Roudolphe.*

« *Vous ne vous doutez pas du travail que j'ai fait pour organiser nos séances. Imaginez-vous que votre terre-neuve est devenu une araignée, et qu'il a jeté entre Paris et Wimereux des fils fluidiques pris en partie chez Mme T..., en partie chez Mlle R..., en partie chez Roudolphe. Il a fallu tisser une sorte de réseau qui permette à la personne voyante de se transporter sans boussole et de ne pas s'égarer en suivant d'autres pistes, ce qui arrive souvent dans la double vue, quand on n'a pas, dans l'au-delà, un ami qui a préparé le che-*

min... (**Arrêt.**) *Je ne dis pas que, grâce à cette préparation, toutes nos expériences réussiront pleinement, mais nous aurons des chances bien plus nombreuses d'y arriver... Je fais un peu la navette entre vous deux à la fois...* (**Arrêt** *assez long.*) *Mme T..., ne toussez donc pas comme cela, vous ébranlez le courant !...* (**Arrêt.**) *Rassurez-vous, chère amie, elle n'est pas enrhumée. C'est le poivre de son tiroir. La contagion n'est donc pas à craindre !*

« Au revoir de l'ami

« ROUDOLPHE. »

Au reçu de cette lettre, je dis à Mme T..., qui ne sait rien de cette communication : « Etes-vous enrhumée que vous avez tant toussé hier soir ? ». Et elle me répond : « Non, mais j'ai déjà eu, dans l'après-midi, chez moi, un accès de toux semblable, après avoir pris dans un tiroir un vêtement d'hiver dont j'ai besoin par ce temps froid, et qui était sous la protection de paquets de poivre. »

Le vendredi 15 août, en commençant la séance obscure, Mme T..., cette fois mise au courant des conventions établies, dit : « Ah ! ce soir, cela ne va pas ! La chambre de Mlle R... est dans le noir. Elle n'écrit pas ! » Je suis ennuyée, mais Mme T... ajoute : « La grande pièce au-dessous de la chambre de Mlle R... est par contre très éclairée et on y bouge beaucoup. Mlle R... est au piano et plusieurs personnes dansent. »

Ceci était inattendu, Mlle R... ne m'ayant pas prévenue qu'elle ne pourrait se joindre à nous, et je suis anxieuse...

Le dimanche matin arrive une lettre de Mlle R... datée de la veille, qui dit :

« Je n'ai pu hier m'unir à votre séance. A l'occasion du 15 août, on avait « invité quatre personnes à dîner Je n'ai pu vous prévenir à temps parce « que, ainsi que cela se pratique dans cette villégiature très simple, l'invi- « tation a été faite le matin pour le soir. Je pensais être libre à 10 h. 1/2, « mais, après le dîner, plusieurs jeunes gens et jeunes filles, qui se prome- « naient sur la digue, sont montés nous dire bonsoir, et, bientôt on a orga- « nisé une sauterie. J'ai dû renoncer à être des vôtres, et je me suis mise « au piano pour faire danser cette jeunesse. Quel triomphe si Mme T... avait « vu quelque chose d'approchant... espérons ! »

(A suivre.)

L'Evocation des Esprits au Tonkin

J'ai retrouvé dans les papiers d'Allan Kardec le curieux document ci-dessous. C'est un extrait du journal *Le Monde* du 30 septembre 1869.

« Les détails que nous allons donner sur l'évocation des Esprits chez les sauvages du Tonkin sont tirés d'une lettre écrite, vers 1867, par M. Croc, alors provicaire, à présent coadjuteur de Mgr Gauthier. Il est impossible de n'être point frappé de l'analogie, disons mieux, de l'identité de ces pratiques diaboliques avec celles qui firent invasion, il y a une quinzaine d'années, dans notre Europe chrétienne (1).

« Pendant que je faisais la visite de ces montagnes, raconte le missionnaire, j'ai dû sévir contre un abus qui venait de s'introduire parmi nos chrétiens. Un parjure, revenu du pays des sauvages, avait apporté une formule d'évocation des douze nymphes des fontaines et des bois, formule par le moyen de laquelle on fait descendre à volonté une ou plusieurs de ces nymphes en les désignant par leur numéro d'ordre. Voici comment la chose se pratique.

« On place horizontalement, entre le pouce et l'index de chaque main, une petite courge traversée verticalement par une baguette. Après la récitation de la formule l'esprit se manifeste en balançant la courge. Puis pour répondre aux questions proposées, il met la courge en mouvement, de telle façon que la baguette puisse tracer sur la terre ou sur le sable, en caractères chinois ou latins, la réponse qu'il veut donner. On choisit de préférence pour cette opération des personnes ne sachant ni lire ni écrire. Si l'on désire une réponse en vers, on évoque une des deux nymphes désignées sous les numéros 7 ou 10. L'esprit indique parmi les personnes présentes celles qui sont malades, et écrit les noms des remèdes à employer.

« Il faut noter cependant que les Esprits n'obéissent pas également ni indistinctement à tout le monde. Ainsi, pour quelques évocateurs, il suffit de réciter une partie de la formule, et l'esprit se manifeste à l'instant, pour d'autres, ce n'est qu'après récitation entière que la courge entre en mouvement. D'autres enfin ont beau réciter la formule la courge reste obstinément immobile et muette. Et si, pendant l'opération on a l'air de tourner la chose en dérision, alors tout s'arrête et l'on dit que l'esprit est remonté.

« Cet abus était devenu si commun que les enfants de neuf à douze ans faisaient de cette dangereuse expérience la matière de leurs amusements. Ici personne ne doute que le moteur de la courge ne soit un esprit diabolique. »

(1) Sans aucun doute, l'auteur fait ici allusion aux pratiques du spiritisme.

N'oublions pas que c'est un catholique qui fait ce récit, il est donc porté à voir l'intervention du diable dans cette manifestation. Voici du reste ce qu'il ajoute :

« Nous croyons pouvoir reproduire sans danger pour nos lecteurs le préambule de la formule d'évocation dont il s'agit. On remarquera certainement le style de cette pièce, qui par sa facture et par sa couleur rappelle la mythologie grecque et la littérature classique. Il y aurait peut-être là une question d'origine intéressante à étudier. Comment cette formule dont les idées, dont la poésie ne paraissent avoir rien de commun avec le génie annamite, a-t-elle pénétré et s'est-elle conservée parmi les sauvages des montagnes du Tonkin ? »

Ici nous sommes entièrement de l'avis de M. Croc, la question d'origine serait en effet des plus intéressantes à étudier, mais d'autre part la poésie qui se dégage de l'évocation ne peut rien avoir de démoniaque, du reste on en pourra juger, car voici cette formule.

« J'invoque les douze nymphes, divinités protectrices. De quel côté avez-
« vous dirigé vos pas ? Vos habits sont étincelants, garnis de franges et co-
« lorés de pourpre. Les sœurs aînées ont suspendu leurs vêtements et les
« plus jeunes sœurs s'en sont revêtues, ils ont l'incarnat de la fleur Công-
« Cut : ils sont gracieux comme les corolles du Dang ; les zéphirs les agitent
« en tous sens et mon cœur en est ému. Je n'ose invoquer aucune autre
« divinité, j'implore la protection des douze sœurs qui résident dans leur
« palais de cristal.

« Tout à l'heure, elles folâtraient sur la montagne voisine, sur la colline
« de la mère, la colline de l'enfant, la colline des petits-fils. Le chemin du
« ciel et de la terre verdoyante a été battu de leur course répétée et elles ont
« fendu l'onde amère. O divinités ! ô divinités quittez vos nuages empourprés,
« livrez-nous passage à travers la voûte azurée, et, dédaignant la maison du
« riche, visitez la chaumière de l'indigent. Vous accourrez du Nord au Midi,
« fendant le ciel bleu, les ondes azurées et agitant votre oriflamme dans les
« airs. Tous les matins du 1er au 15 de chaque lune, vous nymphes, qui sé-
« journez sur les bords des fleuves et des ruisseaux, écoutez nos soupirs et
« mes vœux. O nymphes venez à moi ! »

Comme le narrateur, je suis embarrassé pour expliquer l'origine de cette formule, mais je me plais à relire cette phrase : « livrez-nous passage à travers la voûte azurée, et dédaignant la maison du riche, visitez la chaumière de l'indigent ».

Si c'est un esprit diabolique qui se manifeste, il faut avouer vraiment qu'il a un vif désir de faire le bien... aux pauvres.

Le très catholique commentateur a omis de signaler cette particularité.

Il est vrai qu'il a pris soin de nous indiquer « que personne ne doutait que le moteur de la courge ne soit un esprit diabolique ».

C'est une explication un peu simplette qui évite de chercher plus avant.

Quoi qu'il en soit, la question d'origine est curieuse. Si quelques lecteurs de la *Revue Spirite* veulent tenter d'en élucider le problème, beaucoup de personnes leur en seront reconnaissantes et je gage que le « diable » y perdra encore un peu de son antique et légendaire prestige.

PAUL BODIER.

ACTUALITÉS

RÉPONSE DES FRÈRES LYONNAIS A MM. ALBIN VALABRÈGUE ET GIL

N'ayant ni accusé ni condamné personne, nous n'avons pas d'avantage l'intention d'excommunier qui que ce soit. Nous n'avons nul besoin d'une petite chapelle ou d'une grande cathédrale, le temple de Dieu qui est l'univers répond à tous nos désirs. Nous sommes, et ne craignons pas de le déclarer hautement : Spirites Kardécistes. Défendre la doctrine d'Allan Kardec est donc notre droit, comme c'est aussi notre devoir et nous l'avons fait sans attaquer personne.

Si nous avons demandé que nulle modification ne soit faite à la doctrine spirite. sans discussion préalable, en assemblée de congrès spirite, c'est parce que nous croyions que le contrôle universel sera la meilleure sauvegarde de l'unité de la Doctrine, et que nous pensions que deux yeux y voient moins que cent ; qu'il y a plus de chance à rester dans la voie de la vérité en adoptant, après discussion, l'avis de mille ou dix personnes, plutôt que de suivre le premier venu qui, de son chef et selon son caprice, voudrait réformer l'œuvre d'Allan Kardec.

Ensuite, quand les congrès se seront prononcés, chacun n'en gardera pas moins le droit et l'obligation de mettre à profit les conseils suivants de notre Maître à tous, Allan Kardec.

Revue spirite, 1867, page 40 : « Le spiritisme est-il comme quelques-uns « le pensent, une nouvelle foi aveugle substituée à une autre foi aveugle ; « autrement dit un nouvel esclavage de la pensée sous une nouvelle forme? « Pour le croire il en faut ignorer les premiers éléments. *En effet le Spiri-* « *tisme me pose en principe qu'avant de croire il faut comprendre ; or, pour* « *comprendre, il faut faire usage de son jugement. Voilà pourquoi il cherche*

« *à se rendre compte de tout avant de rien admettre, à savoir le pourquoi et* « *le comment de chaque chose* ; aussi les spirites sont-ils plus sceptiques « que beaucoup d'autres à l'endroit des phénomènes qui sortent du cercle « des observations habituelles. *Il ne repose sur aucune théorie préconçue ou* « *hypothétique, mais sur l'expérience et l'observation des faits :* au lieu de « dire : « *Croyez d'abord, vous comprendrez ensuite si vous pouvez* », il dit : « *comprenez d'abord et vous croirez ensuite si vous le voulez.* » Il ne s'impose « à personne ; il dit à tous : « *Voyez, observez, comparez et venez à nous* « *librement si cela vous convient* »... « A ceux qui ne l'acceptent pas, il dit : « Vous êtes libres, et je ne vous en veux pas : *tout ce que je vous demande,* « *c'est de me laisser ma liberté comme je vous laisse la vôtre.* »

Voilà ce que nous recommande Allan Kardec ; ce que nous demandons, nous, c'est que ceux qui veulent venir au Spiritisme, n'aient pas la prétention de lui imposer leurs croyances antérieures ; et que, puisque ce sont eux qui y viennent de leur plein gré, ils respectent l'intégrité de la doctrine Spirite telle qu'Allan Kardec nous l'a enseignée et comme elle est consignée en termes clairs et précis dans ses ouvrages.

Chacun de nous ne doit croire que ce qu'il comprend, et doit, avant tout, respecter les croyances sincères des autres, mais il n'est pas tenu pour cela de les adopter, ni de les inoculer à la doctrine spirite, qui n'en a nul besoin.

Fédération Spirite Lyonnaise.

Inauguration officielle de la Maison des Spirites
A BRUXELLES

Quoique située en plein centre, à proximité des grands boulevards, la rue d'Artois est paisible. C'est au n° 48, dans une maison vaste et claire, que les spirites bruxellois et beaucoup de spirites venus de la province se sont réunis au nombre de trois cents environ, le 26 avril 1914, pour assister à l'inauguration officielle. La ligue Kardéciste et la fédération Sincériste avaient été invitées. Ils ont parcouru les locaux spacieux, tapissés de bleu et éclairés à la lumière électrique bleue (salles destinées aux séances médianimiques). La lumière rouge sera adoptée pour les séances à matérialisation. Au rez-de-chaussée, dans deux salles, sont exposées les photographies des œuvres de Mlle Tonglet, les photographies obtenues par le Commandant Darget, celles des séances de Mme Demange, etc. Incessamment, les appareils de Crookes seront montés et compléteront le « Musée Spirite ».

M. Fraikin, Président de la Fédération spirite belge, est prié de présider l'assemblée. M. Wibin, Président de la Fédération du Brabant et directeur de la Maison des spirites, expose le programme des travaux. Il y aura des cours préparatoires de trois degrés suivis de séances expérimentales.

1er degré : Connaissance des faits.

2me degré : Développement des médiumnités.

3me degré : Doctrines spirites.

Un cours de photographie transcendantale, de magnétisme curatif, une clinique, un ouvroir, une bibliothèque et un musée ouvert au public.

M. Fraikin félicite les organisateurs ; il reprend un à un les différents points précités et faisant ressortir la grande utilité de la réalisation de chacun d'eux, émet le vœu de voir les autres fédérations régionales s'organiser de la même façon. Puis il s'étend sur les bienfaits du spiritisme qui progressera car il répond aux aspirations intimes des âmes et fournit la solution de la question *sociale* qui, en réalité, est la question *morale*.

Enfin, après avoir défini le spiritisme il démasque ses adversaires : les classes sacerdotales se proclamant orgueilleusement les intermédiaires entre la Divinité et l'Homme et qui, de tous temps, ont capté ces phénomènes à leur profit, les matérialistes qui nient l'âme et les faux spirites qui s'insinuent dans nos rangs par intérêt personnel et attirent le discrédit sur nos expériences.

Cette conférence écoutée avec attention, dans un profond silence, est vivement applaudie.

M. Le Clément de Saint-Marcq se lève ensuite et se déclare heureux de voir les progrès réalisés par le spiritisme en Belgique.

Il émet cette proposition intéressante et féconde : que la science par l'étude de l'esprit, qui la découvre et la propage, va subir une rénovation complète.

Il termine par le vœu de voir s'installer à la Maison des Spirites un bureau central de communications et d'informations entre les divers groupements du pays.

Ce vœu très applaudi sera réalisé.

***

Après avoir pris l'air du jardin pendant quelques minutes, les assistants se sont rendus au 1er étage où devait avoir lieu la séance médianimique avec Mlle Tonglet. Le médium exécuta d'abord un très gracieux profil de femme, les yeux bandés, puis, tomba comme une masse et ne revint à lui que pour réclamer d'une voix profonde et toute masculine :

— De la terre !... je veux de la terre !...

Le modelage commença *les yeux bandés*, puis le médium arracha son bandeau et tout en gémissant, prononça à plusieurs reprises les mots :

— Noyé !... Mélis !...

Après le modelage, un pastel représentant une route sinueuse bordée d'arbres fut exécuté. Enfin, la peinture fut une ébauche représentant une jolie tête de femme vue de face.

Des médiums voyants dont les indications concordaient ont déclaré que des esprits différents se servaient du médium pour la peinture, la sculpture, le pastel.

***

Beaucoup de personnes n'avaient pu trouver place à cette intéressante séance. M. Goes, le sympathique et dévoué président de la Fédération de Charleroi, prit l'initiative de les réunir au rez-de-chaussée et leur fit une causerie sur le spiritisme.

En résumé, la « Maison des Spirites » fut trop petite le 26 avril 1914. C'est d'un heureux augure. La manifestation de dimanche aura contribué à l'avènement de l'aurore grandiose au seuil de laquelle nous nous trouvons car elle a rayonné puissamment l'idéal spirite.

F. D.

Procès-verbal de l'Assemblée générale de la Société Spirite pour l'Œuvre de la Crèche

Lyon, le 18 janvier 1914.

Le 18 janvier, une assemblée générale nous réunissait dans le but d'obtenir l'assentiment des membres de la Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche, à la nomination de la Directrice présentée par Mlle Dayt, à la séance de Commission du 10 novembre 1913.

La séance est ouverte à 3 heures. M. Malosse fait appel à nos Guides et Protecteurs ; il donne ensuite lecture de l'article 13 des statuts faisant connaître les formalités de cette nomination en assemblée générale.

En l'absence de Mlle Meiffre secrétaire, M. Malosse nous lit la déclaration de Mlle Dayt, désignant Mlle Monin pour lui succéder dans toutes ses attributions de Directrice de la Crèche et de Représentant de la Société, ainsi que le compte rendu de la séance de Commission du 10 novembre 1913.

M. Deladure, trésorier, demande le vote à main levée ; cette nomination a été acceptée à l'unanimité.

M. Malosse donne lecture de la lettre adressée à M. le Préfet, par les membres de la Commission, lui faisant connaître les décisions de l'Assemblée générale, concernant le remplacement de Mlle Dayt.

Il est donné ensuite lecture d'un enseignement obtenu par voie médianimique des Protecteurs de la Crèche et de l'Ecole philosophique.

Mlle Monin prend ensuite la parole, sous l'inspiration de notre bien-aimée sœur Dayt, qui, par incorporation, remercie l'assistance d'avoir ratifié son choix.

Dieu est bon, dit-elle, si au terme de ma vie je ne pouvais plus faire tout ce qu'il aurait fallu, ici mon Esprit a retrouvé la jeunesse, la force, l'énergie, et il vous aidera de tout son pouvoir à continuer l'œuvre commencée.

Le peu que j'ai fait, sur la Terre, me vaut ici un bonheur si grand, que jamais je n'aurais espéré, pour ce peu d'effort, pareille récompense ?

Elle nous engage ensuite à faire le plus d'efforts possibles, pour propager la doctrine spirite et relever le courage des faibles et des déshérités.

Si nos faibles efforts ont laissé dans vos âmes un germe de pure amitié, portez-le sur les œuvres que nous avons laissées.

Et maintenant, dit-elle, allez visiter notre petite Crèche spirite, nous aurons du bonheur à vous y recevoir. C'est moi qui vous invite.

M. Deladure, en termes émus, remercie l'Esprit qui vient de parler, ainsi que M. Malosse, des bonnes paroles qu'ils nous ont fait entendre.

Pour terminer, M. Malosse nous fait part du souvenir reconnaissant qu'il garde à la mémoire de nos sœurs Dayt et Stéphen.

REVUE DE LA PRESSE

— Dans son numéro de décembre 1913, *La Vie d'Outre-Tombe* raconte le cas d'apparition ci-après qui mérite d'être relaté.

Il est généralement peu connu que l'esprit de Napoléon Bonaparte apparut à sa mère, Mme Loetitia, immédiatement après sa mort à Sainte-Hélène, mais tel est cependant le cas et l'histoire est rapportée dans les ouvrages de Mme Frazer, une femme diplomate en plusieurs pays.

Madame Loetitia, plus connue en France du nom de Madame Mère fut la dernière à qui Napoléon fit ses adieux, lors de son embarquement pour Sainte-Hélène. Son adieu à sa Mère fut rendu en italien par Addio Figlio Mios.

Il y avait six ans qu'avait eu lieu ce triste départ. Madame Mère était assise dans une salle du palais de Bonaparte (c'était le 6 mai 1821) quand un domestique annonça un visiteur qui souhaitait de voir Madame Mère seule et immédiatement, car il apportait des nouvelles de l'Empereur exilé. Elle donna des ordres pour son admission en sa présence et accorda à l'étranger ce qu'il souhaitait ; il était vêtu d'un ample vêtement et portait son chapeau enfoncé sur ses yeux en entrant dans la chambre, mais quand le domestique

fut retiré, il enleva son chapeau et rejeta son manteau qui couvrait en partie sa figure et se révéla comme étant le grand Napoléon lui-même, son bien-aimé fils.

Madame Mère jeta un cri de surprise et de joie et ne se lassait pas de regarder et elle pensait qu'il avait trouvé moyen de s'échapper de Sainte-Hélène et qu'il venait demander de la protection en France.

Mais l'importante sensation du contact avec l'inconnu tomba sur elle et incapable de penser soudainement, de se mouvoir, de parler et comme paralysée. L'être qui se trouvait devant elle, la regardait avec une poignante solennité et dit gravement : *le 5 mai 1821 aujourd'hui*, et alors il se retira doucement derrière la porte et laissant tomber la lourde portière comme il le faisait autrefois.

Recouvrant sa présence d'esprit, Madame Mère sortit de cette salle et courant à l'appartement suivant qui servait d'antichambre le trouva vide ; ensuite, allant dans le corridor où un domestique était assis (suivant la coutume) lui demanda : où est le Monsieur qui vient de venir ? cria-t-elle.

Excellence Signora Mère, répondit l'homme, personne n'est passé depuis que j'ai conduit le Monsieur en votre présence et je suis resté ici tout le temps.

Ce fut bien six semaines après (tel était le délai à ce temps-là) que les nouvelles de la mort de l'Empereur arrivèrent de Sainte-Hélène ; il était mort quelques heures avant son apparition en la maison de sa Mère en Corse.

Dans le cas présent, trois domestiques virent l'Esprit qui vint chez Madame Mère, celui qui était dans le corridor, et qui l'emmena à sa porte, le valet de pied qui le conduisit dans le corridor et le domestique qui annonça sa présence à Madame Mère, mais aucun d'eux ne le vit revenir malgré qu'ils étaient restés à leur poste tout le temps.

Napoléon mourut à 6 heures du soir, le 5 mai 1821, dans la plus grande tempête qui ait jamais visité l'Ile de Sainte-Hélène, les arbres furent arrachés le long des routes et des maisons renversées et ce qui est curieux c'est qu'une grande tempête qui arriva en Corse éclata justement le jour de sa naissance. C'était un homme mystérieux et on le disait (homme de la Destinée) et d'étranges expériences psychiques furent fréquentes avec lui.

Du *Progressive Thinker*. Traduit par Mme E. B.

De Clamen.

NÉCROLOGIE

MADAME BABLIN

Les vieux spirites se rappellent certainement les belles manifestations qui se produisirent par un médium des plus puissants, Mme Bablin, particulièrement il y a une trentaine d'années ; et les spirites de la nouvelle génération ont pu connaître au moins la relation des plus remarquables d'entre elles grâce à l'ouvrage encore récent (1911) que le Dr Chazarain, peu de temps avant de se désincarner, leur a en partie consacré, sous le titre : *Matérialisations peu connues, observées à Paris.*

Mme Bablin, qui vivait depuis plusieurs années dans la retraite, vient de se désincarner à son tour, le 15 avril dernier, à l'âge de 74 ans.

Tous ceux qui l'ont connue, tous ceux aussi qui se seront intéressés au récit des magnifiques phénomènes dont elle fut le médium, lui enverront une bonne pensée dans l'au-delà, car, au beau temps de ses facultés, elle se prodigua toujours avec autant de dévouement que de simplicité.

Ainsi que le Dr Chazarain, ainsi que Mme Noeggerath, M. Camille Chaigneau l'avait beaucoup connue, et voici les paroles qu'il lui adressa sur sa tombe, le 17 avril, au cimetière de Saint-Ouen.

Chère Madame Bablin,

Permettez que je vous appelle encore ainsi, et que je m'adresse directement à vous, pour mieux témoigner de notre conviction que vous êtes toujours parmi nous, que vous nous voyez, que vous nous entendez, et que vous êtes seulement devenue invisible pour nos pauvres yeux de chair. Le corps que nous venons ici confier à la terre n'est qu'une dépouille, la doublure pesante du corps glorieux qui vient de s'en dégager avec l'âme immortelle. Et par les organes de celui-ci, de ce corps léger, ascensionnel, éthéré, resplendissant, vous pouvez encore nous voir, nous entendre, sentir nos cœurs à l'unisson du vôtre pour vous exprimer toute notre fidèle reconnaissance.

Certes, nous éprouvons avec vous la grande peine causée à votre chère famille par le vide apparent qu'y laisse votre départ matériel ; nous nous unissons à cette douleur inséparable des conditions de la vie sur notre monde. Mais, au milieu d'un chagrin si naturel, ils savent, les chers vôtres, lever les yeux vers les réalités supérieures que vous leur avez apprises, ils savent, du moins par la pensée, vous chercher, non dans ce coffre étroit qu'on nomme un cercueil, non dans cette fosse profonde que la terre va charger d'ombre, mais au-dessus de nous dans la clarté, dans le domaine radieux et libre qui s'étend à l'infini, et dans les hauteurs duquel vous sau-

riez vous envoler éperdument sur les ailes de vos mérites, — si votre grand amour pour ceux qui restent ne vous retenait encore par des liens inoubliables en leur promettant votre assistance et votre protection.

Toutes nos pensées s'unissent et montent vers vous, chère Mme Bablin, non pas pour vous apporter un secours, — si utile souvent aux âmes obscures et angoissées qui aspirent à se dégager, mais dont votre âme de lumière n'a pas besoin ; elles s'unissent et montent vers vous pour communier avec votre ascension, avec la belle fête de victoire attendrie que vous font tous les Esprits bienfaisants dont vous avez été la collaboratrice dévouée, et aussi tous ces invisibles sans nombre dont vous avez été la bienfaitrice et la libératrice.

Nul médium, plus que vous, n'a travaillé par des facultés plus belles, plus variées, plus prodiguées, à établir la communication évidente, frappante de vérité, entre les vivants de la terre et les vivants, plus vivants encore, de l'au-delà, que nous appelons si improprement les morts. Nul n'a plus contribué à combler l'abîme, qui semblait autrefois irréductible, entre ceux qui restent sur la terre avec leur désolation et ceux, les très chers, qui semblent partis dans un inconnu insondable.

Aucun médium, parmi les plus renommés dont la science commence à s'émouvoir, n'a offert un tribut aussi complet que le vôtre. Vous n'avez pas été seulement, au plus puissant degré, le médium des transformations de la matière, le médium des matérialisations et des apports ; vous avez été aussi le médium des manifestations de l'esprit, la bouche qui s'est prêtée à la parole des plus nobles intelligences, la physionomie où se sont reflétées les angoisses des âmes troublées, ignorantes de leur passage à la vie de l'espace, de ces âmes qui ne sont sorties de votre corps que pour jouir enfin de la lumière. Vous avez été aussi le médium de la santé et les fluides de vie ont jailli de vos mains. Vous avez été la voyante qui fait revivre la figure des disparus ; et aussi la voyante qui découvre les choses lointaines dans l'espace et dans le temps. Que n'avez-vous été encore ? Et surtout vous avez été la bonté qui se donne sans se lasser, et vous avez été la modestie dans la puissance.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'après une période de souffrances, subie avec patience et courage, vous avez eu une fin terrestre si douce et que vous soyez partie comme en vous endormant. Il semble que votre désincarnation ait été un acte suprême de médiumnité, sous l'influence apaisante et sereine des bons amis qui venaient vous accueillir pour vous emmener avec eux.

Et nous qui restons, nous vous envoyons notre pensée, nous élevons vers vous notre gratitude, nous nous unissons aux cœurs chaleureux de tous ces invisibles qui vous illuminent de leurs rayons et vous réchauffent de leur amour.

O vous qui tant de fois, pour essuyer nos pleurs,
Avez su transposer les forces coutumières,
Vous qui sûtes dans l'ombre évoquer des lumières
Et, grâce à vos aimés, fites pleuvoir des fleurs ;

Nous venons vous offrir, malgré notre impuissance,
L'humble rayonnement de nos cœurs attendris...
— Laissez-nous y mêler quelques rameaux fleuris,
Comme un faible tribut de la reconnaissance ;

Notre âme vers la vôtre, en de fervents transports,
Aspire à s'élever pour tendre son offrande :
C'est un petit apport, la moisson n'est pas grande,
Mais c'est en souvenir du beau temps des apports.

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

Une Conférence de M^me^ de Bézobrazow

Le jeudi 14 mai, M^me^ O. de Bézobrazow, fondatrice directrice de la Propagande du Féminisme Esotérique, a fait une conférence, en vue de synthétiser l'esprit de son œuvre, sous ce titre : « Le Féminisme qui demeure ».

La salle était comble. Le nom du D^r^ Papus, non moins que celui de la conférencière, avait attiré le public intéressé à ces questions qui passionnent en ce moment l'élite intellectuelle de tous les milieux.

La conférencière a remporté un grand succès par suite de l'intérêt qui s'attachait à la thèse qu'elle a brillamment soutenue avec son talent habituel, et ceci fait bien augurer de sa prochaine conférence annoncée pour les premiers jours de juin.

LIVRES NOUVEAUX

M. Alphonse Primot, Directeur général honoraire de l'Enregistrement des Domaines et du Timbre, vient de faire paraître un ouvrage particulièrement intéressant : *La Psychologie d'une Conversion.* Du positivisme au spiritualisme (1).

Ce livre est remarquablement écrit; il est en outre rigoureusement et savamment documenté. Il mérite vraiment d'être lu et relu par tous ceux qui

(1) Un volume in-8° carré de 687 pages, broché : 7 fr. 50.

s'occupent de psychologie expérimentale, mais je suis cependant quelque peu embarrassé pour dire tout le bien que j'en pense et aussi pour en faire une critique sévère et juste.

Car je me trouve dans cette alternative — un peu paradoxale peut-être — de prodiguer les louanges à l'auteur pour l'ensemble de son travail, et de protester nettement contre les conclusions auxquelles il aboutit.

Que voilà donc deux choses difficiles à concilier ! Pour commencer je vais me permettre d'emprunter quelques lignes à la notice rédigée par les éditeurs pour présenter l'ouvrage au public.

« *La première partie de ce livre, très courte d'ailleurs, est une intéressante autobiographie dans laquelle M. Primot décrit, avec une absolue sincérité, les diverses crises d'âme qu'il a traversées, et montre sous quelles influences il a, après avoir reçu, dans sa famille et l'établissement où il a fait ses études, une éducation et une direction franchement religieuses, rompu tout à coup avec les enseignements et les disciplines de ses premières années pour n'accepter que les directions peu sévères et peu gênantes du positivisme et de la libre pensée Et il nous dit ensuite comment et à la suite de quelles circonstances, qu'il n'est pas loin de croire providentielles, il a peu à peu remonté le courant qui l'avait entraîné, pour revenir au spiritualisme d'abord, et ensuite à la foi de ses aïeux.* »

M. Alphonse Primot est revenu à la foi catholique. Avec une franchise, une loyauté qui lui font honneur, il en prévient ses lecteurs, il en donne du reste longuement toutes les raisons, il fait une analyse très minutieuse de tout ce qui a pu l'amener ou plutôt le ramener à ses croyances premières.

Il y a toutefois de bien bonnes choses à glaner dans tout ce qu'a écrit M. Primot, lequel m'apparaît comme un *catholique éclairé*, un catholique qui raisonne logiquement en évitant avec soin de tomber dans le sectarisme intransigeant si particulier au catholicisme romain.

Je dis *catholique éclairé*, parce que M. Primot n'a pas commis la déplorable erreur et l'imprudence de nier les faits spirites. Il est, à ce sujet, très moderniste, si j'ose dire, dans son appréciation. On en jugera par les lignes suivantes extraites du dernier chapitre de son livre.

« *J'en ai assez dit dans les pages qui précèdent pour montrer que je ne suis ni un défenseur, ni un adversaire résolu du spiritisme, et que je suis au contraire disposé à le juger avec impartialité. Sa phénoménologie quoi qu'on en puisse penser, repose sur des bases sérieuses et sur une accumulation de faits, dont quelques-uns ont été sévèrement contrôlés, et que beaucoup de sciences pourraient lui envier, et l'on se trompe certainement en estimant, comme je l'ai entendu quelquefois affirmer dans des milieux catholiques, qu'on ne trouve dans le spiritisme, que diableries et mystification. C'est là*

un jugement trop sommaire pour être fondé, et contre lequel protesteront justement tous ceux qui se sont donné ou se donneront la peine d'apporter à son étude quelques heures de lecture, ou d'assister à quelques expériences sagement dirigées. »

On aimerait entendre tous les catholiques parler ainsi. Les sectaires catholiques qui agitent perpétuellement l'épouvantail satanique feront peut-être bien de méditer un peu sur cette conclusion de M. Primot.

Il est vrai qu'un peu plus loin M. Primot ajoute :

« *D'ailleurs, la prétention du spiritisme de baser sa nouvelle doctrine religieuse sur les révélations des esprits ne soutient pas l'examen. Il est facile, en effet, avec les seules données que nous fournit l'étude de la psychologie des esprits, ou des fantômes des morts et de la télépathie* post-mortem, *d'en faire la preuve et de montrer que, si le spiritisme n'a pas d'autres moyens que ces révélations pour pénétrer dans le monde surnaturel, en découvrir les secrets et les mystères, et suppléer ainsi aux enseignements que nous fournissent sur ce point les religions révélées et notamment la religion du Christ, l'heure est venue de proclamer sa faillite, car il n'est pas en mesure de tenir ses engagements.* »

Et c'est ici que je me permettrai de n'être plus d'accord avec M. Primot qui paraît avoir complètement oublié la célèbre parole d'Allan Kardec : « Le spiritisme sera scientifique ou ne sera pas. »

D'autre part, si le spiritisme a été en quelque sorte condamné à marcher seul, sans l'appui du catholicisme, est-il vraiment juste de lui en faire un grief ?

N'est-ce pas le catholicisme intransigeant, le catholicisme impitoyable et sectaire qui s'est toujours, en toutes circonstances, déclaré l'ennemi acharné du spiritisme, alors que celui-ci pouvait cependant lui apporter les forces nouvelles pour combattre plus efficacement le matérialisme.

Et M. Primot le reconnaît implicitement, quand il écrit ce qui suit à propos des spirites :

« *Certes l'œuvre d'investigateurs qu'ils ont inlassablement poursuivie, malgré les dédains et les railleries, depuis plus d'un demi-siècle, et qui a contribué puissamment à ouvrir les yeux d'un grand nombre de nos contemporains sur les erreurs et les méfaits de la doctrine matérialiste et à modifier du tout au tout leur conception de la vie et des destinées humaines, a été belle et féconde et on doit leur en être reconnaissant.* »

Comme j'ai eu raison d'écrire ci-dessus que je me trouvais dans l'obligation de louanger et de critiquer tout à la fois M. Primot.

Il n'en est pas moins vrai que son livre est une œuvre remarquable, œuvre de patience et d'observation. Beaucoup de ceux nouvellement venus au spiritisme et qui se hâtent un peu trop de conclure d'après certaines expérien-

ces médianimiques, feront bien de lire très attentivement l'ouvrage de M. Primot ; cette lecture leur apprendra beaucoup de choses qu'ils connaissent très mal ou même qu'ils ne connaissent pas du tout.

Personnellement, et bien que je ne sois pas tout à fait de l'avis de M. Primot, puisque je rejette *nettement* ses conclusions, j'ai lu son livre avec beaucoup d'intérêt, et je le relirai encore avec plaisir et avec fruit. Je crois de mon devoir d'en recommander tout particulièrement la lecture à tous ceux qui assument la mission délicate d'écrire sur les questions psychiques en général et qui semblent parfois un peu pressés de faire prévaloir leurs opinions hâtivement formées par une étude trop rapide, une expérimentation décousue et par conséquent imprécise.

PAUL BODIER.

Que deviendrons-nous après la mort ? Par l'abbé Th. MOREUX (1)
Directeur de l'Observatoire de Bourges. Editions scientifiques.

Nul n'était plus qualifié que l'abbé Moreux pour nous parler de l'énigme qui tourmente notre vie. C'est un savant, c'est un croyant, c'est un penseur. A l'autorité de son nom, de sa science, de sa fonction sociale, il joint une qualité plus rare encore chez les jeunes savants : celle de mettre à la portée du grand public les grandes questions scientifiques, et les problèmes ardus de la destinée. Il a publié une trentaine de volume de vulgarisation, dont quelque-uns ne sont pas loin d'être des chefs-d'œuvre, non seulement par la clarté qui n'exclut en rien la rigueur scientifique, mais par la composion, l'ordonnancement des faits, le choix des détails les plus précis et aussi les plus pittoresques, la langue toujours châtiée, harmonieuse dans son élégante précision.

L'abbé Moreux est à la fois connu et hautement apprécié du grand public et des savants.

Les articles qui paraissent dans les quotidiens comme le *Matin*, le *Petit Journal* pour ne parler que de ceux-là, sont avidement lus par des centaines de milliers de lecteurs, déjà instruits des choses scientifiques. Il sait captiver leur intérêt, passionner leur curiosité, illuminer leur intelligence, aiguillonner leur conscience. Rien n'est plus difficile que de parler un langage qui soit à la fois compris et goûté des foules et de l'élite. Quelques académiciens y ont brûlé leurs ailes (on en pourrait citer des exemples récents). C'est qu'ils n'ont pas dû comprendre le public populaire, le plus difficile et le plus délicat de tous. Dans leur pensée, pour se rendre nécessaire au peuple, ils ont exagéré leurs procédés, rabaissé jusqu'à les rendre vul-

(1) En vente à la Librairie Spirite au prix de 3 fr. 50 ; franco 3 fr. 85.

gaires, leur style et leurs pensées ; ils ont cru la foule ignorante, superstitieuse et simpliste ! Quelle naïveté ou plutôt quelle présomption !

L'abbé Moreux lui ne « s'abaisse pas », pour employer une expression célèbre, jusqu'à la foule ; il l'élève jusqu'à lui-même. Il ne craint pas d'exposer au grand public les plus délicats problèmes de la science. Son âme de savant, de croyant et d'apôtre choisit ses arguments, ses preuves, ses démonstrations, dans les découvertes les plus récentes que la physique, l'astronomie, la philosophie, la critique ont mises à jour, et aussi dans la Bible et les Exégètes chrétiens. C'est donc un écrivain scientifique unique en son genre, puisqu'il concilie la foi et la science et qu'il réconcilie les questions religieuses et les problèmes philosophiques. Semblable à ces premiers rois de l'ancienne Chaldée, à la fois prêtres, pasteurs et astronomes ; observateurs, législateurs et croyants, l'abbé Moreux, en le cerveau de qui toute la science contemporaine fusionne avec la foi et l'enthousiasme d'un Pascal, devait nécessairement, à la suite d'une longue série de travaux de science pure ou de vulgarisation, être amené à se poser cette question : que deviendrons-nous après la mort ? Sa réponse qui forme un volume de plus de huit cents pages, ne saurait laisser personne indifférent. Nous allons essayer de l'analyser succinctement :

Tout d'abord, l'abbé Moreux pose le problème. Je ne puis résister au plaisir de citer cette belle page qui se trouve en tête du livre :

La grande Énigme

C'est pour vous, lecteurs assidus de mes ouvrages, que j'écris ce nouveau volume.

Ensemble, nous avons parcouru l'Univers visible ; nous avons visité les planètes dont la Terre fait partie. Vous m'avez accompagné dans ce grand voyage à travers les espaces immenses ; de loin notre Soleil s'est offert à nos regards stupéfaits comme un simple point lumineux, petite étoile perdue au milieu des innombrables soleils de tout âge et de toute grandeur.

Ensemble, nous avons exploré les nébuleuses, nous avons assisté à la naissance des mondes, nous avons frôlé des astres noirs perdus aux confins de la Voie lactée. Nos yeux éblouis ont contemplé les merveilles de la création et cependant toutes ces excursions lointaines n'ont pas comblé votre désir de savoir.

Nous avons fixé le point de la voûte céleste où notre Soleil nous emporte à la vitesse fantastique d'une vingtaine de kilomètres à la seconde.

Nous nous sommes rendu compte des obstacles que nous pouvons rencontrer dans cette course effrénée. A chaque pas un accident demeure possible qui mettrait fin à la vie de la Terre et de l'humanité.

Mais ni vous, ni moi, probablement, n'assisterons à ces scènes d'horreur prédites par les Écritures.

Alors qu'importe à chacun de nous ?

Déjà notre arrêt de mort est signé.

Encore cent-cinquante révolutions de la Terre autour du soleil et vous qui lisez ces lignes, et moi qui les écris, nous aurons sûrement disparu de la surface du globe.

Notre dépouille venue de la terre y sera retournée ; les molécules de notre corps continueront à circuler : elles alimenteront des plantes, des animaux, peut-être d'autres humains qui chercheront comme vous l'explication de la Grande Énigme, la seule qui doive nous préoccuper.

Lecteur, demain, tu mourras. — Tu le sais. Voilà vraiment la pensée qui hante ton esprit, aux rares instants où la vie de fièvre que tu mènes te laisse la liberté de réfléchir.

. . . . . .

Ainsi, voilà la question nettement posée. On peut voir dans le volume de l'abbé Moreux les différentes réponses, toutes dignes de retenir un moment l'attention du penseur enfiévré que la société moderne a fait de chacun de nous, grâce au labeur accumulé des siècles qui nous ont précédés.

Mais la même question angoissante se posait déjà à l'esprit curieux de l'homme des premières civilisations, du pasteur de la basse Chaldée, du fellah de la haute Égypte.

Et cela n'est pas encore résolu.

ÉMILE DUBUISSON.

Table des matières du volume de l'abbé Moreux

La Grande Énigme. — L'univers inconnu. — Les conceptions modernes de la matière. — La Physique de l'espace. — Les incertitudes de notre Géométrie. Un monde étrange. — L'Hyperespace. — Suggestions. — Qu'est-ce que la substance matérielle ? — La faillite du mécanisme en Biologie. — L'Ame. — Pourquoi notre âme ne peut mourir ? — Après la mort. — *Credo Resurrectionem.* — Notre corps se renouvelle-t-il ? — L'Identité de l'Individu. — L'immortalité dans la Résurrection.

DEUXIÈME CONGRÈS SPIRITE UNIVEREL
Genève 1913

La Société d'Études Psychiques de Genève qui avait assumé l'organisation du Deuxième Congrès Spirite Universel, vient de faire paraître le Compte rendu sténographique de ce Congrès. Nous donnons ici, à titre documentaire, la table des matières de ce compte rendu.

Préliminaires

Séance du Bureau International. — Discours de réception de M. Ch.-E. Piguet. — Liste des Délégations présentes. — Discours d'ouverture du Congrès de M. Léon Denis.

Ouverture du Congrès. — **Question A.** — *Rôle du spiritisme dans l'évolution religieuse de l'humanité.* — Lectures et communications par :

Mme Th. Darel, Genève. — M. le Pasteur Alfred Benezech, France. — M. Albin Valabrègue, France. — M. Le chev. Le Clément de Saint-Marcq, Belgique. — M. Gabriel Delanne, France. — M. Pillault, France. — M. Béziat, France. — Mme Th. Darel, pour l'Alliance Spiritualiste, France. — M. Philippe, France. — M. Albin Valabrègue, France. — M. Léon Denis, France. — M. Hanson-Hey, Angleterre. — Le Dr J. M. Peebles, Etats-Unis d'Amérique. — Le Pasteur Beversluis, Hollande. — Le Prof. Barthelomé-Bohorquès, Espagne. — Le Capitaine Volpi, Italie. — Mme Anna Nording, Danemark. — M. Luiz J. de Mattos, Brésil. — M. Léopold Cirne, Brésil. — Mme Jeanne Beauchamp, France. — M. E. Troula, Monaco. — M. Almeras, Genève. — M. A. Kitson, Angleterre. — Mme Maria von Bergen, Suède.

Question B. — *La Pratique de la Médiumnité.* — Lectures et communications par :

M. Wibin, Belgique. — M. Pillault, France. — M. Gabriel Delanne, France. — M. Pillault, France. — M. Léon Denis, France. — M. Béziat, France. — Mme Th. Darel, Genève. — Mme Rosen-Dufaure, Genève. — M. Zellwegger, Zurich. — M. Solam, France. — Mme Cadwallader, États-Unis d'Amérique. — M. Zellwegger, Zurich. — M. Hanson-Hey, Angleterre. — Le Rev, T. Grimshaw, États-Unis d'Amérique. — M. E. Troula, Monaco. — M. Assmann, Allemagne. — Le Dr Gustave de Gaj-Croatie. — La Fédération Spirite espagnole. — M. Léopold Cirne, Brésil. — La Société spirite de Mexico, Mexique.

Question C. — *La Presse spirite.* — Lectures et communications par :

M. Torstenson, Norvège. — M. Wallis, Angleterre. — M. Philippe, France. — M. Fraikin, Belgique. — M. Béziat, France. — M. Albin Valabrègue, France. — Mme Cadwallader, États-Unis d'Amérique. — M. Le chev. Le Clément de Saint-Marcq, Belgique. — M. Pillault, France. — M. Gilberto Marquès, Portugal. — M. E. Troula, Monaco. — M. Léopold Cirne, pour la Fédération spirite Brésilienne. — Le Prof. Barthelomé Bohorquès, Espagne. — M. Albert Jounet, France.

Questions libres D. — Lectures et communications par :

Mme Barchou, France. — M. Thureau, France. Communication sur le Congrès international de Psychologie, Paris, 1913. — Mme Kordon, Genève, déléguée allemande. L'Éducation spiritualiste des enfants. — M. Wallis, Angleterre. — M. Solam, France. Propagande par le Livre et les Conférences. — Mme de Bezobrazow, France. Causerie initiatique sur l'universalité des mystères et des symboles. — Mme Jeanne Beauchamp, France. — M. Grimshaw, États-Unis d'Amérique. — M. Girod, France. Causerie sur les déplacements d'objets sans contact. — Gobel, Hollande. — O. Busch, Suède. Adresse au Congrès. — Le Capitaine Volpi, Italie. Extrait d'une communication spirite. — Hanson Hey, Angleterre. Vœux votés par le Congrès. Conclusions tirées des travaux et communications. — M. le Commandant Darget. Proposition d'un insigne spirite. — G. Delanne, Paris. Discours de clôture. — Laojanio, France. — Louis Gardy, Genève. — Mme de Koning, Hollande. — M. Th. Waelti, Genève.

Appendice

Conférences de M. le Commandant Darget, France. — Conférence de M. le Pasteur Al. Benezech. — Exposition du Congrès.

Le Compte rendu sténographique du Congrès de Genève est en vente à la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris, au prix de 5 francs, port en sus, 0 fr. 30 pour la France, 0 fr. 50 étranger.

Pensée du mois de juillet.

C'est par l'âme qu'on reçoit l'inspiration. L'âme vous unit à l'Univers de Dieu, avec l'Ame du Monde. Et quand vous vous détachez de votre âme, vous n'êtes plus qu'un prisonnier, emprisonné par la matière à travers laquelle vous vous glissez à l'aide des sens. « C'est ce que toutes les religions disent toujours et la redite de ces simples paroles fera-t-elle du bien ? » Ce que toutes les religions disent est vrai. Mais ce que je dis moi est un peu différent, non pas de ce que toutes les religions ont dit, mais de ce que les religions matérialisées disent maintenant.

Et c'est en cela que consiste la différence.

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN